



GUERRE

DE TRIPOLI,

POËME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

GUERRE

DE TRIPOLI,

POEME TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

DU LATIN EN FRANÇAIS,

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

NOTICE SUR LA VIE DE L'AUTEUR,

ET SUR LE RECUEIL INTITULÉ

DELICIÆ POETARUM LUSITANORUM.

PAR S. DELATOUR,

Curé de Saint-Thomas d'Aquin,

Traducteur des *Silves de Stace* et des *Œuvres de Claudien*.

PARIS,

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE,

RUE DU BAC, 46.

M DCCC XLVII.

PRÉFACE.

Parmi les idiomes qu'on parle et qu'on écrit dans le midi de l'Europe, il en est trois qu'ennoblit leur antique origine, et dont la douceur et l'harmonie décèlent des rejetons de la langue latine. Ces idiomes se disputent la gloire d'un rapprochement avec elle, et personne ne leur conteste ce rapport.

L'un, l'italien, parut longtemps réclamer avec raison ce privilége, et trouver, dans les amateurs qui le cultivaient, une disposition générale à le lui accorder.

L'autre, l'espagnol, ne fut pas sans juste prétention; et son rapprochement lui mérita de compter au nombre de ses aveugles partisans des hommes dont l'opinion n'a pas été exclusivement adoptée.

Pour le dernier, le portugais, il resta inconnu par delà même les frontières de la péninsule. A l'époque où, dans l'Afrique et dans l'Asie, il était le langage du commerçant et du voyageur; aujourd'hui même qu'il conserve encore dans ces parages lointains l'avantage que lui procurèrent d'éclatantes conquêtes, à peine partage-t-il avec ses rivaux l'opinion qui en fait un dialecte du latin. Cependant,

je ne crains pas de le dire, son identité ne saurait être méconnue : car, pour peu qu'on l'étudie et qu'on vienne à établir une comparaison entre ces trois langues, on sera bientôt convaincu que jamais fille ne ressembla davantage à sa mère. Grâce à sa filiation, qu'on ne peut révoquer en doute, elle serait la langue de l'Europe, comme elle l'est de l'Asie et de l'Afrique, si l'habitant de la Lusitanie avait trouvé près de nous les avantages et la gloire qu'il alla chercher loin de nos climats.

Pour être convaincu qu'il n'est pas de langue qui ait autant de rapport avec la latine, loin de me livrer à de longs parallèles, je me bornerai à ouvrir le dictionnaire de l'Académie portugaise, et j'y verrai la preuve d'une affinité que n'ont jamais montrée aussi parfaite l'italienne et l'espagnole. L'introduction renferme plusieurs exemples qui feraient croire que les passages ne sont que latins, tandis qu'ils sont en même temps portugais. Pour épargner au lecteur des recherches, je vais lui mettre sous les yeux une pièce de conviction. Sur une place de Lisbonne, il n'aurait pas de peine, s'il entendait pareil langage, à se croire sur une place de Rome, au temps où Rome était encore latine. C'est un hymne composé par un religieux en l'honneur de sainte Ursule :

I. « Ursule, glorieuse martyre, je chante tes palmes et tes victoires : daigne m'accorder tes divines faveurs, vierge sainte, dont le courage a terrassé de cruels tyrans. Telle que le phénix, en vivant tu brûles, en brûlant tu triomphes. Qu'ils sont brillants les chœurs que tu formes ! Rose admirable, tu produis d'admirables roses et donnes à la vertu d'admirables colonnes. Fille des rois, puisse ta vie égaler l'éternité ! C'est en chantant des hymnes religieux que je t'invoque, toi et tes compagnes. Innocence et sainteté, voilà vos titres à mon amour et mon culte, à mes chants et mes éloges. Je vous devrai, troupe vertueuse, des années heureuses, et les innombrables faveurs de Jésus-Christ. Telle est mon espérance. »

A la vue de ces vers, dont chaque mot est à la fois portugais et latin, on s'étonnerait sûrement que le Portugal n'eût pas donné nombre d'imitateurs aux écrivains du beau siècle. Il est un recueil imprimé à Lisbonne en 1745, intitulé *Corpus poe-*

I. « Canto tuas palmas, famosos canto triumphos,
Ursula : divinos, martyr, concede favores.
Subjectas, sacra nympha, feros, animosa, tyrannos.
Tu, phenix, vivendo ardes, ardendo triumphas.
Illustres generosa choros das, Ursula : bellas
Das, rosa bella, rosas ; fortes das, sancta, columnas.
Æternos vivas annos, o regia planta !
Devotos cantando hymnos, vos invoco sanctas :
Tam puras nymphas amo, adoro, canto, celebro :
Per vos, felices annos, o candida turba,
Per vos innumeros de Christo spero favores. »

tarum Lusitanorum, qui en offre la preuve. Une lettre poétique, servant d'introduction à l'ouvrage, enregistre leurs noms et leurs titres. Au nombre de cinquante-neuf, tous ils marquent dans ce nombre par des compositions de quelque étendue. Dans les collections semblables, qu'elles viennent d'Allemagne ou d'Italie, contrées si fécondes en poëtes latins, à peine on rencontre un poëme didactique : pour la plupart, c'est à des épigrammes, des églogues, des épithalames, qu'ils doivent leur immortalité. Il n'en est pas ainsi des écrivains portugais; ce n'est pas de semblables bagatelles qu'ils se sont occupés. Chaque volume renferme au moins un poëme qui mérite l'attention des lecteurs. A la tête de cette nomenclature, plaçons l'auteur même de cette lettre, à qui cinquante écrivains doivent de vivre encore : dispensateur de l'immortalité, il est juste qu'il la partage avec eux.

SANCHEZ (Pierre).

Sanchez naquit à Lisbonne. A seize ans, il fut appelé à de hautes fonctions : pendant des loisirs momentanés, son occupation favorite, c'était de lire et de composer des vers, dont l'élégance et la facilité lui méritèrent le nom d'Ovide portugais,

titre dont ses contemporains étaient alors prodigues. S'il aimait la poésie, il aimait aussi les poëtes; et, comme le talent ne fait pas toujours les heureux, il s'établissait leur protecteur, et se chargeait de mettre au jour leurs ouvrages. Sans pareil appui, que d'œuvres méritoires seraient perdues pour la postérité! De ses trois fils, l'un hérita de son patriotisme, l'autre de ses places, le dernier de sa piété. Celui-ci était en même temps écrivain et religieux : le poison l'enleva à l'Église et aux lettres. Des juifs furent soupçonnés de ce crime : en est-il qui pût alors leur coûter? C'est dans sa ville natale que mourut Sanchez, et cela, la même année, le même jour, à la même heure qui lui ravit son épouse. Une lettre en vers, adressée à un ami, Antoine Moraes, renferme des jugements sur une partie de ses contemporains. Des citations mettront le lecteur à même d'apprécier son talent poétique.

CAÏADO (HERMICUS).

Caïado occupe la première place dans cette nomenclature : il trouva un ami dans Politien, un panégyriste dans Érasme. Neuf églogues, trois silves, deux livres d'épigrammes, voilà ses titres au souve-

nir de la postérité. Quel sacrifice lui commanda l'amour de la poésie! C'est au barreau que le destinait sa famille; c'est du barreau que l'éloignait son penchant. Cependant il fallut partir pour Bologne, renommée pour le savoir de ses légistes. Une pension honnête allait fournir à ses besoins; mais ayant bientôt méconnu l'intention de ses parents et le but de son voyage, la pension lui est retirée : le voilà réduit aux plus pénibles privations; à peine lui reste-t-il du pain et quelques vêtements. N'importe, son goût est satisfait, et sa misère oubliée. Il continuait ses poétiques occupations, quand une volonté supérieure, la volonté de son souverain, l'arrache à des travaux avancés : il faut sacrifier un poëme épique, et consacrer trois années à l'ennui de la jurisprudence. Malgré la différence des études, les succès sont les mêmes. Lisbonne le rappelle, une place dans la magistrature est vacante, un concours s'ouvre, un rival se présente, des juges prévenus prononcent: Caïado est exclu. Comment survivre à cet échec? Il emporte à la campagne la pensée de son mérite méconnu : l'amour-propre inconsolable le conduit au désespoir, le désespoir à la mort. Voici le jugement qu'en a porté Sanchez :

I. « La famille Caïado vous présente, parmi les poëtes, Hermi-

I. « Cayada de gente tibi venit Hermicus, ille

cus, Hermicus que Rome entière connaît. Bois, troupeaux, dieux de la campagne, voilà le sujet de ses chants. Alors qu'il enflait le chalumeau et redisait de doux accords, le Mincio même, à l'abri sous ses roseaux, l'écoutait à la surface de ses ondes. Aussi commandait-il aux flots de suspendre le murmure de leur cours, et prêtait une oreille attentive à la douceur de ses paroles et de ses accents. Il croyait, ce vieillard, que, à l'ombre des peupliers, erraient, dans ces vallons, et la muse et les mânes de Virgile, qui revenait visiter un séjour et des arbres aimés de son jeune âge. »

DA COSTA (EMMANUEL).

On connaît sa patrie, on ne connaît pas sa famille : Lisbonne fut son berceau, Salamanque le premier théâtre de ses succès, la jurisprudence son étude. Après quelques années passées à Coïmbre, il revient assister à un concours : le professeur le plus distingué avait laissé par sa mort une place

---

Hermicus Ausonia cunctis notissimus urbe,
Qui cecinit silvas, pecudesque et numina ruris :
Quem sæpe inflantem calamos et dulce sonantem,
Tectus arundinibus, summis audivit ab undis
Mincius ipse pater. Fluctus et ponere raucum
Jussit murmur aquæ labentis, ut altius aure
Attenta molles numeros et verba notaret;
Credebatque senex musam manesque Maronis
Populeas inter frondes, in vallibus illis
Errare, et silvas, sedesque revisere amatas. »

qui faisait bien des envieux. Arrivé le dernier jour, il ne lui reste qu'à peine quelques moments pour se préparer à répondre aux questions choisies à dessein de l'embarrasser. On l'écoute, mais avec peu de faveur : des murmures éclatent; élèves et maîtres ont arrêté leur choix, et semblent vouloir lui enlever la faculté de parler, parce qu'ils prévoient son triomphe. « Écoutez, s'écrie-t-il, les bras « tendus et la voix élevée; écoutez, c'est Papinien « lui-même que vous allez entendre. » Propos sûrement peu modeste, qui pourtant ferma la bouche à ses ennemis, et lui conquit la bienveillance et l'attention générale. Sa victoire ne fut plus contestée, mais il en jouit peu de temps. Durant sa dernière maladie, il eut à se prononcer sur son successeur : l'amour-propre ne l'abandonna pas même à ce moment : il proposa son fils et lui donna un brevet d'infériorité, tout en déclarant qu'il pouvait remplacer son père. Le barreau lui doit des livres instructifs, la littérature des compositions peu nombreuses en prose et en vers. Ses poésies se réduisent à deux épithalames. Le jour qu'il présenta le premier au nouvel époux, on traitait devant lui cette question : Un jurisconsulte peut-il être poëte? A son arrivée, la conversation change d'objet, on l'écoute. La question est bientôt décidée, la lecture a dissipé tous les doutes et réuni tous les suffrages : une

voix unanime proclame Da Costa grand poëte, et son épithalame un chef-d'œuvre.

VASCONCELLOS (MENDEZ).

Ce nom, qui marqua dans les guerres glorieuses de l'Afrique et de l'Asie, marqua aussi sur le Parnasse portugais. Mendez, objet de cet article, y occupe une place méritée. Sa vie fut pourtant un voyage presque continuel; mais il donna un démenti au proverbe, car chaque course ajoutait à son savoir. La jurisprudence fut le sujet de ses travaux : il l'étudia sur le théâtre le plus éclatant, et sous les hommes les plus habiles. Il eut pour maître, à Bordeaux, Gouvea; à Toulouse, Coras; et Rébuffe à Paris. Il accompagna ensuite le légat Da Silva à Trente; et, après la suspension du concile, il visita Venise et Rome. Son amour pour la paix l'engagea à se dérober aux orages de la guerre qui éclata sous les règnes de Jules III et de ses successeurs : il retourna donc à Lisbonne. La faveur du roi le nomma chanoine d'Évora. C'est là qu'à soixante-seize ans il termina sa vie. Malgré ses arides études, son talent pour la poésie ne faiblit pas : on pourrait dire avec raison que, parmi les poëtes latins de la Lusitanie, la palme lui appartient. Ses compatriotes, presque tous, ont pris pour modèles les écrivains

de la décadence : pour lui, par l'élégance de sa diction et la clarté de ses pensées, il occupe une place qu'il ne doit qu'à lui-même. J'en appelle à ses lecteurs. Une pièce sur le retour dans sa patrie, après une longue absence, suffira pour lui mériter leurs suffrages.

I. « Est-ce bien vous que je revois, lieux si doux de ma naissance? Champs aimés, plaines chéries, sources limpides, intarissables ruisseaux, je vous reconnais! Et toi, demeure antique, précieux berceau de mon enfance, je te salue!... Mais une trompeuse illusion s'offre-t-elle à mon esprit, ainsi qu'un songe retrace sous diverses figures des objets divers? Veillé-je? et, sans une erreur de mes sens, vois-je de mes yeux le sol où je naquis, et ces doux pénates qui m'accueillirent à ma première aurore?... Que je rentre avec bonheur sous le toit qui fut témoin de mes premiers vagissements et des jeux innocents de mon jeune âge!

I. « Aspicione tuas, tellus dulcissima, sedes?
Dilectos video campos, adamataque rura?
Agnosco vitreos fontes, rivosque perennes?
Nosco domum antiquam, et cunabula chara saluto?...
An mihi sese offert fallax et inanis imago,
Quæ, velut in somnis, rerum simulacra figuris
Effingit variis, mentemque eludit, et alto
Membra sopore madent curis agitata diurnis.
An vigil? et vero discernens omnia sensu,
Aspicio natale solum, dulcesque penates
Cerno meis oculis, qui nos in luminis auras
Excepere? olim vagitus conscia prisci

Jour heureux que je dois marquer de la pierre la plus blanche, jour objet de tous mes désirs, jour le plus beau des jours de l'année, reviens, célébré dans mes vers, et toujours plus propice! .. Rongé par les soucis, les infirmités et la vieillesse, je sens, après dix lustres, grossis de deux fois trois années, je sens renaître en moi l'amour si doux de la patrie. Aussi mes vœux ne sont pas déçus : à peine mes pieds ont foulé la terre désirée, à peine ai-je éprouvé l'influence de son ciel favorable, que soudain mes membres ont recouvré leurs forces; le nuage s'est dissipé qui enveloppait mon corps; la douleur a cessé de fatiguer mon âme; les soucis et les gémissements ont disparu : le génie protecteur de ce lieu et l'aspect enchanteur de la patrie ont étouffé mes soupirs et banni ma tristesse... Que j'aime, après

Tecta libens subeo, teneris ubi lusimus annis.
O felix, niveoque mihi signanda lapillo
Lux optata diu, reliquo jucundior ævo,
Carminibus celebranda meis, rediturаque fausto
Tempore! Confectum curis, ægrumque senemque
Cum post lustra decem, bina trieteride juncta,
Dulcis amor patriæ subiit, nec nostra fefellit
Vota; sed optatæ simul ac vestigia terræ
Fiximus, et cœli sese obtulit aura benigni,
Continuo membris rediit vigor, illaque membris
Abscessit nubes, nec jam amplius ulla fatigat
Corda dolor, curæque graves, gemitusque recedunt.
Ipse loci Genius, patriæque aspectus amœnæ
Tristia depellunt animo suspiria nostro.
Ut juvat oblitos longo jam tempore fines

un long éloignement, à revoir cette contrée et les changements qu'elle a subis, cette contrée où jadis, dans mon premier âge, je goûtai les charmes innocents de la vie! Salut, ô terre que me réserve la bonté du ciel! salut aussi, pénates tendrement aimés! Et toi, féconde nourrice de mortels célèbres, toi qu'ont illustrée les talents, les combats et les exploits, je te salue! Non, je ne balance pas à te préférer à toute autre contrée, quoique ton peuple soit peu nombreux, et que de rares laboureurs guident la charrue recourbée dans tes fertiles guérets. C'est une erreur de rechercher les brillantes cités, et d'échanger pour une gloire sans réalité une patrie sans éclat. Il n'est pas de terre qui ne produise des héros, et le village a souvent enfanté des grands hommes. Ne vous fiez pas à de vastes remparts : là règne Érinnys, mère de tous les crimes : ambition, colère, artifice, pas-

---

Mutatosque videre locos, ubi dulcia quondam
Parvulus innocuæ capiebam gaudia vitæ!
Salve, o cœlicolum nutu mihi debita tellus,
Vosque iterum chari nobis salvete penates!
Salve nobilium nutrix fecunda virorum,
Clara armis, clara ingeniis et fortibus ausis!
Non ego te cunctis dubitem præponere terris,
Et licet exiguus populus tibi, lætaque curvo
Vomere non multi proscindant arva coloni.
Fallitur egregias quisquis sibi vindicat urbes,
Ut tenuem falso patriam permutet honore.
Omne solum fortes producit, parvaque claros
Oppida sæpe viros generant; nec mœnibus amplis
Fidite : nam scelerum fautrix ibi regnat Erinnys.
Ambitione, dolis turpique libidine et ira

sions honteuses, souillent d'ordinaire les palais; mais rarement, en d'étroites cités, règnent pareils désordres. »

Voici une épigramme : tel est le titre que lui donne l'auteur. Elle est loin cependant de remplir l'idée qu'y attachaient les anciens et que nous y attachons encore; car rien n'est plus innocent. C'est le premier mai, jour de sa naissance, que le poëte célèbre; c'est le retour du printemps dont il fait la peinture; c'est une douce joie dont le pénètre cette riante époque. Ses vers en ont la fraîcheur et le charme; c'est aussi le motif qui m'engage à les mettre sous les yeux du lecteur.

I. « Salut, jour de joie qui m'as appelé à la lumière et donné de goûter les prémices de la vie! Salut, beau jour que n'égale aucun jour de l'année! jour que protégent de leur appui deux habitants du ciel! Ah! sois pour moi toujours propice et fortuné! et, pendant longues années, que ton retour me ramène

---

Magnificos intra muros peccatur; et istæ
Rarius exigua pestes dominantur in urbe. »

I. « Salve, læta dies qua primum luminis auras
Hausimus, et vitæ sumpsimus auspicium!
Pulchra dies, toto qua nulla est pulchrior anno,
Divorum gemino fulta patrocinio.
Sis felix et fausta mihi, multosque per annos
Majori semper lætitia redeas.

un plus parfait bonheur! C'est toi qui rends à la terre une verdure agréable, au ciel sa riante sérénité, au zéphyr son doux murmure. A ton arrivée, la froidure s'adoucit, la mer se calme, un souffle léger emplit les voiles, un vert gazon tapisse les champs, mille couleurs émaillent les prairies, et les arbres couvrent les montagnes de leur feuillage. L'abeille fait entendre un doux bourdonnement, l'agneau se joue dans les vallons, et le bœuf mugit au milieu des plaines. La joie rajeunit la nature, ranime l'esprit, et dissipe les soucis et la tristesse. Quel est mon bonheur d'avoir vu le jour à l'époque la plus belle qui signale l'année! »

CABEDO (MICHEL).

Les pères étaient autrefois les précepteurs et les modèles de leurs enfants, et leur transmettaient également vertus et savoir. Ce n'était pas alors, dans

---

Per te læta viret tellus, et lucidus æther
  Ridet blandisonis luxurians zephyris.
Frigora mitescunt, placidum silet æquor, et auræ
  Leniter impellunt lintea threiciæ.
Gramine rura virent, et gemmea prata colores
  Mille trahunt, montes frondea silva tegit.
Dulce susurrat apis, ludunt in vallibus agni,
  Mugitus edunt lata per arva boves.
Læta viget rerum facies animosque jacentes
  Excitat, et curas mœstitiamque fugat.
O me felicem, nasci cui contigit illo
  Tempore, quo nullum pulchrius annus habet! »

les familles, ce goût de distractions frivoles qui semble aujourd'hui l'unique héritage laissé à la jeunesse. Après quelques connaissances superficielles, on la livre à une pernicieuse oisiveté; ou si, quelquefois, on lui permet quelques voyages, c'est moins pour former son esprit que pour satisfaire sa curiosité, ou l'arracher à quelque désordre. Les études se prolongeaient autrefois presque jusqu'à la maturité; et les voyages n'avaient qu'un but, toujours utile, d'aller, en des pays étrangers, chercher des maîtres habiles, et des connaissances qu'on n'aurait pas acquises au lieu natal. Le premier âge familiarisa Cabedo avec le grec et le latin, puis il visita Orléans et Paris, et rapporta, avec la science du droit, le moyen de servir sa patrie. Aussi, dès son retour en Portugal, fut-il appelé à d'importantes fonctions; et son zèle à les remplir lui mérita la faveur de son souverain. A de longs travaux succéda une longue et douloureuse maladie qui le conduisit, à cinquante ans, au tombeau. La poésie avait servi de délassement à ses fatigues. Que ses contemporains aient applaudi à ses compositions poétiques, faut-il s'en étonner? Il avait acquis une telle facilité à écrire et parler le grec et le latin, qu'on l'aurait pris, à son langage, pour un enfant d'Athènes ou de Rome. Cinq poëmes dont la Fable a fourni tous les ornements, et des épigrammes qui

charment par leur innocence, montrent à qui les lira l'amour qu'on portait alors à la royauté, ainsi qu'à la vertu. Que les temps et les sentiments sont changés! Voici les vers que Sanchez lui a consacrés :

I. « Objet de nos hommages, ô Cabedo, ainsi que les neuf Sœurs, ta patrie t'a pleuré, et Lisbonne a, de larmes abondantes et de bruyants soupirs, accompagné ta marche au tombeau. Elle regrette la sagesse de tes conseils et l'équité de tes arrêts. Un ordre du monarque t'appelle à des emplois brillants; mais attaché, par un penchant heureux, à la poésie, tu continues d'aimer les Muses et les vers. C'est le poëte de Canope qui chanta les coursiers du ravisseur infernal, l'hymen célébré dans l'abîme, le palais des enfers, c'est Claudien que tu veux surpasser. »

CABEDO (ANTOINE).

Le fils aurait dédommagé le Portugal de la perte

I. « Et te fleverunt Musæ, venerande Cabedo,
Atque tui cives : funus respublica multis
Produxit lacrimis et femineo ululatu,
Conciliis orbata tuis et legibus æquis.
Qui quamvis jussu majora ad munia nostri
Cæsaris electus, semper tamen numine dextro.
Addictus Musis, Musas et carmen amasti;
Et Pelusiacum qui personat ore trisulco
Inferni raptoris equos, stygiosque hymenæos,
Tartareasque domos, tentabas vincere cantu. »

du père. Que lui a-t-il manqué? une plus longue carrière. C'étaient en lui, avant la maturité, des goûts aussi purs, la même ardeur pour le travail, un jugement aussi sain, une mémoire qui tenait du prodige. S'il étonnait par le savoir, il édifiait par la conduite. Mort à vingt-cinq ans, il emporta les regrets que donnait le public à la piété du prêtre, ainsi qu'au talent de l'écrivain. L'Église perdit un orateur qui aurait honoré la chaire, la littérature un poëte qui promettait d'honorer le Parnasse. Il avait pris Stace pour modèle : il faut le regretter; il n'en avait pourtant ni l'obscurité, ni l'emphase. Voici une de ses épigrammes sur la tombe de sa famille : je laisse à cette pièce le nom qu'elle porte dans l'original; on y verra le bon fils à la fois et le frère tendre.

II. « Terre sacrée, et plus sainte à mes yeux que ne l'est un tombeau! séjour unique auquel aspirent mes cendres! quelles âmes à jamais vénérables tu renfermes, deux frères chéris, un père adoré! Ce qui pouvait m'attacher à la vie, tu le possèdes;

II. « Sancta mihi tellus, tumuloque sacratior omni!
Exoptata domus ossibus una meis!
Tu mihi perpetuo venerandas contegis umbras,
Charo germanos cum genitore duos!
Tu mihi, si quid erat propter quod vivere vellem,
Omnia tu nostræ gaudia lucis habes.

elle n'a plus pour moi de charmes. Le moment est arrivé, plus de délai; reçois-moi dans ton sein, rends à un père, rends à des frères les restes de moi-même. Que le repos est doux, que le bonheur est pur, quand la pierre couvre des êtres qui s'aimèrent! »

DE SOUZA (MELLO).

Talent distingué, beau nom, fortune brillante, voilà l'héritage que Mello de Souza avait reçu de ses pères. Dès le premier âge, il étonna ses maîtres et sa famille par sa facilité extraordinaire. Le premier livre qu'on met d'ordinaire aux mains de l'enfant, la grammaire, lui coûta à peine quelques mois d'étude et d'ennuis. Pour les humanités, comme elles sont le charme de l'éducation littéraire, et que tout y est agrément, elles furent pour lui le prélude d'un heureux avenir. C'était peu de lire les modèles, il commençait déjà à les imiter, et jetait les fondements de la réputation qui a transmis jusqu'à nous un nom qu'avait illustré une carrière différente. A la littérature il joignit la jurisprudence, qui conduisait alors à des postes éminents, et assurait une

---

Eia age, rumpe moras, meque excipe : redde parenti
Hæc mea, redde etiam fratribus ossa meis.
O quam grata quies, o quam jucunda voluptas,
Cum sibi chara idem continet ossa lapis! »

gloire attachée d'ordinaire aux services rendus à la patrie. Aussi le savoir était un titre à l'intérêt du monarque, qui ne connut le mérite de Souza que pour l'utiliser. Les divers emplois auxquels il fut appelé montrèrent à la fois la sagesse du prince et la capacité du sujet. A la lecture de ses poésies, on les croirait non le fruit de quelques loisirs, mais la seule occupation de sa vie. Quand on voit Sannazar, pendant l'espace de vingt années, ne produire qu'environ quinze cents vers, et mériter ainsi l'immortalité, comment ne la pas promettre à l'auteur de trois poëmes également recommandables par l'éclat de l'imagination et du style?

Le premier est une imitation du livre de Job, ce livre qu'on peut traduire, mais qu'on n'égale jamais. Aussi, au lieu d'une traduction, en a-t-il donné une admirable paraphrase. Dans la première, la gêne se montre; dans la seconde, elle disparaît, pour faire place à une aisance qui semblerait un original. Les connaisseurs ne lui ont pas refusé des éloges. Sanchez est ici leur interprète.

I. « Donnons un laurier à Souza : ses accents plaintifs ont célébré les maux et l'indigence, les souffrances et les opprobres

I. « . . . . . Donatur laurea Souzæ,
Quo mala, pauperiem, cruciatus, probra, labores

de Job. Est-il mortel qui jamais ait pu ou pourra jamais chanter en vers aussi sublimes le héros de la patience? L'essaim des doctes Sœurs lui prodiguerait vainement ses ondes inspirantes; vainement le roc sourcilleux du Parnasse se fondrait pour lui en sources fécondes, en fleuves abondants. »

Après ce premier poëme, que d'écrivains, fiers de cette admirable paraphrase universellement admirée, auraient cru pouvoir quitter désormais la carrière, et compter sur une réputation brillante parmi les latinistes du Portugal! Pour Souza, c'est un sentiment religieux qui l'entraîne et lui commande d'ajouter à son premier travail une grande épopée qui embrasse à la fois l'homme et Dieu. Qu'a fait l'homme contre Dieu, qu'a fait Dieu en faveur de l'homme? Telle est la question qu'il va résoudre dans son poëme intitulé *Régénération de la race humaine*. Les neuf livres dont il se compose renferment la Chute d'Adam, les Ravages du démon, la Conception de Marie et sa Nativité, l'Incarnation, la Naissance, la Passion, la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ. Ce sujet,

---

Flebilibus cantare modis patientis Iobi
Non fuit altisono melius qui carmine posset,
Sed nec erit, liquidas quantumvis prodigat undas
Castalidum facunda cohors; licet alta liquescat
In fontes, fluviosque vagos Parnassia rupes. »

ainsi traité, semble former neuf poëmes différents; mais chacun tend au même but, sans rompre l'unité, et contient des beautés réelles que ne déparent ni centons, ni amalgame du profane et du sacré. Le paganisme est ici tout à fait étranger, et le poëte sincèrement chrétien. Je regrette que la brièveté d'une préface n'en permette pas l'analyse : on verrait que, sous des plumes diverses, le même fond ne laisse pas d'offrir des détails différents. Sannazar a trouvé dans Souza un rival que son imagination n'a jamais égaré; le style a peut-être moins d'éclat, mais n'a pas moins de pureté. Les citations placées à la suite du dernier poëme mettront le lecteur à même d'en juger.

Ce dernier poëme de Souza a pour sujet *les Misères humaines*. C'est un sombre tableau qu'il trace; et combien il doit paraître lugubre, quand on rappelle ce que fut l'homme, et ce qu'il aurait pu être toujours, si l'infidélité n'avait pas changé les dispositions de Dieu à son égard! Après avoir parcouru les différentes phases de notre existence, qui varient avec tant de rapidité et laissent de si pénibles souvenirs, ce n'est pas contre nos premiers pères, c'est contre leur premier ennemi qu'il se déchaîne. Au respect et à la compassion pour les victimes, succèdent des malédictions pour le séducteur. L'arbre même les partage, cet arbre sur

lequel, malgré la défense, fut portée une main sacrilége. C'est par là qu'après nombre d'épouvantables peintures, la maladie, la guerre, la mort, c'est par là que le poëte termine son épopée.

I. « L'exil de l'homme coupable aurait été sans terme, et le puits de l'abîme l'aurait pour toujours englouti, si, descendu des célestes hauteurs, Jésus-Christ, par un miracle de bonté, ne lui avait pas rouvert la route du fortuné séjour, et donné de réparer sa perte et de recouvrer sa demeure. Elle sera effacée la faute qui a, pour rançon, obtenu le sang d'un Dieu. Aussi n'irai-je pas outrager en même temps les auteurs de ma vie, les objets de mon amour, et, postérité ingrate, déchaîner contre eux ma colère. C'est contre l'odieux serpent qu'il m'est permis de vomir les imprécations. Cause première de nos disgrâces, je te maudis, ô serpent qui as doté la race humaine de tant de crimes et de malheurs. Ah! pèsent sur toi tous les fléaux! Objet

I. « Perpetuum foret exilium mortalibus, omnes
Mergeret infaustæ gurges putealis abyssi,
Ni prius ex alto mire delapsus Olympo
Filius æthereas homini patefecerit oras,
Ac dederit reparare domos, reparare ruinam
Sedis Olympiacæ. Pretio pensabitur omni,
Quæ meruit redimi divino sanguine culpa.
Non in vos ideo, primi charique parentes,
Invehar, aut probris soboles ingrata lacessam.
Anguibus invisis mihi fas indicere diras :
Teque ego devoveo, coluber! tu, causa malorum
Prima, luem generi nostro, clademque dedisti.

d'horreur pour tous les êtres, sois condamné à ramper, la poitrine appuyée contre la terre! Que la terre soit ta pâture! Que la femme pour toi, impitoyable ennemie, n'ait que des menaces! Que l'homme désarmé te soit un sujet d'effroi; et que, victorieux de toi-même et du péché, ses descendants écrasent ta tête homicide! Quel éclatant triomphe elle remportera! quelle gloire pour elle de te dépouiller de nos trophées; et, pour racheter l'homme et le rendre à son séjour primitif, de te faire, par une vertu nouvelle, sa victime! Puisses-tu, glacé par la rigueur de l'hiver et des neiges, aspirer en vain après la chaleur des étés, ne sentir jamais l'ardeur bienfaisante du soleil, et voir expirer ton orgueil dans les glaces de l'Ourse! Qu'il n'existe pas avec toi de paix, et qu'entre l'homme et le serpent règne toujours la discorde! Qu'à la vue de tes sinueux replis, l'enfant pâlisse, le

Sis, precor, infelix, interque animantia terræ
Vilis, humi gradiare super tua pectora serpens!
Sit tibi terra cibus; semperque inimica minetur
Sæva tibi mulier! te semen terreat ejus,
Et nudum metuas hominem! te sancta propago
Vincat et alma tuum caput exitiale doloris
Conterat! Eximium ferat illa triumphum,
Te spoliet nostris, summa cum laude, trophæis;
Ac genus humanum redimens in pristina reddat,
Te superans virtute nova! te bruma nivali
Horrida solstitio gelet, æstatesque negatæ
Semper et optati sterilescant lumina solis,
Axe sub arctoo sedes tibi lecta, superbe!
Fœdera nulla tibi, nullo firmetur amore
Pax homini tecum : sinuosa volumina cuncti
Horrescant pueri : fiat tibi dura juventus

jeune homme cherche ta perte, le berger s'arme d'un bâton vengeur, et décharge sur ta tête les coups de ce bois qui t'a servi à nous apporter le crime, les malheurs et la mort !

Toi aussi, arbre odieux, que le froid te dépouille de ton feuillage; et, condamné à la stérilité, que les saisons ne t'embellissent jamais de fleurs, de fruits et d'ombrage ! Si le ciel le permet et seconde mes désirs, que la tourterelle aille, seule et sans époux, soupirer sa douleur sous tes feuilles ! Qu'après avoir été l'aliment des bûchers et la pâture des flammes, le vent te disperse, réduit en cendres, dans les airs ! Que le désert d'Asphaltite ne t'envie pas tes fleurs, et que l'ardeur du Sirius te ravisse la faculté de produire !... Mais si l'Aquilon ne t'arrache pas du sein de la terre, que son souffle du moins jonche, avant le temps, tes fruits sur la poussière, tes fruits qui, peut-être, séduiraient

---

Exitio, capiat sæva in te robora pastor :
Mortiferum experiare tuo cum sanguine lignum,
Pessime, quo nobis tua fraus dispendia vitæ
Intulit, adversos casus, summosque labores.
Tu quoque, delapsis foliis, inamabilis arbor,
Infœcunda gelu fias, non floris honore,
Non fructu, non læta comis, non gratior umbra.
Si licet, et nostris aspirent numina votis,
Triste gemens te turtur amet, sine conjuge, sedem :
Aut alimenta rogis præbens et pabula flammis,
In cineres abeas ventis agitanda, nec unquam
Invideat deserta tuis Asphaltidos ora
Floribus, et reddat sterilem te Sirius ardor !
At si non fueris radicitus eruta, saltem
Immatura cadant tua poma nocentia vento,

d'autres victimes, et seraient pour les habitants du ciel un objet de dégoût; ou, si l'Arbitre suprême te conserve, que du moins il ne te permette pas de te multiplier sur une terre étrangère! Que la nature cesse de te reproduire; et que tes fruits soient, ainsi que toi, à jamais inconnus aux mortels! »

PAYVA DE ANDRADA (DIEGO).

C'est en Portugal surtout que la poésie a payé à la valeur nationale un juste tribut d'éloges. Les limites de la Péninsule ne l'ont pas arrêtée; elle a suivi les vainqueurs par delà les mers, sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie; et partout elle a trouvé des exploits à rappeler à l'admiration de tous les âges. C'est peu de les avoir célébrés dans la langue vulgaire, connue à peine d'une étroite partie du continent: ils méritaient, ces grands capitaines, qu'un poëte leur consacrât des vers destinés, comme ceux des chantres d'Énée et de César, à parcourir les siècles et recueillir les hommages du monde. Diu, Malaca,

---

Alliciant ne forte alios, ingrataque fiant
Cœlicolis: aut si malit dominator Olympi
Te potius perstare, tuas a finibus horti
Non sinat illatas alio coalescere plantas;
Nec natura ferax alibi producat; et omni
Notitia careant homines fructûsque tuîque. »

Arzille, ont eu des panégyristes : Chaul était bien digne d'en trouver; son nom, grâce à une épopée latine, vivra encore, quand la langue actuelle aura cessé d'être parlée. Inspiré par ce brillant fait d'armes, Payva y a vu une matière qui rivalise avec tout ce qu'a produit le patriotisme dans la Péninsule. L'illusion de ses contemporains l'a placé au même rang que Virgile. Pour nous, moins prévenu en sa faveur, nous dirons qu'il ne peut prétendre à le suivre que de bien loin. Historiographe de Portugal, son père s'était voué à l'histoire de sa patrie: cette étude était devenue chez lui une passion à laquelle il avait sacrifié tous ses moments. Héritier du même savoir, le fils espérait l'être un jour de son titre et de ses fonctions. Mais cette espérance fut une déception de l'amour-propre : un rival obtint la préférence. Dès lors le chagrin l'arracha pour toujours à son premier travail, ainsi qu'à Lisbonne, son lieu natal. Il alla s'ensevelir dans un village, non loin de la capitale, où il eut la poésie pour unique consolation. Cette retraite ne fut pas perdue pour les lettres : c'est là qu'il composa la *Chauleis*, grande épopée à laquelle est attachée sa réputation. C'est après l'avoir achevée qu'il termina, en 1576, à quatre-vingt-quatre ans, sa longue vie, dont le travail avait seul adouci les amertumes.

Pourquoi ce poëme est-il si peu connu, malgré ses droits à trouver des lecteurs?

1° Il a toujours existé peu de rapports littéraires entre le Portugal et les contrées savantes de l'Europe : ce royaume semblait en être totalement isolé, et sa littérature entièrement inconnue des écrivains qui, de nos jours, ont parlé de l'état des lettres dans les contrées qui l'avoisinent ; ils n'ont pas nommé un seul de ses poëtes latins : Hallam, qui, bien qu'Anglais, devait connaître autre chose que ses vins, n'a pas un mot pour les latinistes de ce royaume.

A pareil silence, on croirait que la langue de Virgile n'y fut jamais cultivée, et, parce qu'ils n'en parlent pas, qu'elle y est universellement étrangère. C'est une erreur : les latinistes y sont nombreux ; et n'eût le Portugal produit que la *Chauleis*, il serait loin de mériter pareille indifférence.

2° La cause en est encore dans la difficulté de le comprendre. On aime peu l'étude, et moins encore lorsqu'elle coûte de la réflexion et des peines. Présente-t-elle quelque difficulté, on se dégoûte ; l'ouvrage, quel qu'en soit le mérite, est bientôt délaissé. La Chauléide, je l'avouerai, n'est pas sans embarras ; Payva, malgré le jugement avantageux de ses vieux compatriotes, ne rappelle pas Auguste et le beau siècle. Ce n'est pas de Virgile, c'est d'un

modèle moins parfait qu'il a fait son étude. Stace, pour être intelligible, a toujours demandé un travail que n'exige pas le chantre d'Énée. Chaque vers chez lui paraît être un défi à l'intelligence du lecteur, qu'il met souvent aux abois. Tel est quelquefois aussi le style de Payva, son imitateur.

3° Ce qui ôte à ce poëme une partie de son intérêt, c'est l'emploi fatigant de la mythologie païenne. Dans un pays qu'évangélisa saint Thomas, où la Vierge est avec raison honorée, on s'étonne d'y voir si bien connues et si constamment implorées les plus hideuses divinités du paganisme, Pluton, Tisiphone, les Parques. Combien Camoens et le Tasse, comparés à Payva, sont sobres de pareil amalgame! Je n'ai trouvé qu'une héroïne, Hurbibié, qui promettait de l'intérêt. Eh bien, dès le quatrième livre, Jupiter la sacrifie aux sollicitations de ces trois monstres. Voilà l'idée qu'une lecture rapide m'a donnée de cet ouvrage : puisse-t-elle n'en pas dégoûter quelque ami des lettres latines!

SERRAM (Lupus).

Serram est compté parmi les poëtes latins dont s'honore le Portugal. C'est le jugement qu'en ont porté les critiques. Quant à sa famille et à son en-

fance, pourquoi s'en occuper? Ils ont cru parler assez de sa vie, que de parler de ses ouvrages. On sait qu'il naquit à Évora, et qu'il y commença ses études. Quel en fut le succès? L'avenir s'est chargé de nous l'apprendre. Ce que nous savons, c'est qu'il alla à Coïmbre étudier la médecine; que ses connaissances dans cette partie lui firent une réputation qui parvint aux oreilles du roi Sébastien; et que ce prince s'empressa de l'attacher à sa personne. Mais les soins qu'exigeaient ses fonctions auprès du monarque ne l'empêchaient pas de cultiver la poésie; et, sous ce rapport, son mérite s'accrut encore dans l'esprit de la cour.

Un poëme en quatorze livres fut le fruit de ses loisirs. C'est en vers élégiaques qu'il l'écrivit. Il est vrai que jamais matière ne commanda davantage la tristesse. Le vieil âge, en effet, interdit l'enjouement, rembrunit les restes de la vie, et couvre d'un crêpe lugubre les moments qui l'approchent du terme fatal. Quel tableau à tracer que des traits altérés, des yeux affaiblis, une marche chancelante, que des souffrances qu'elle entraîne à sa suite, sans permettre le plus léger adoucissement, que les pertes successives et souvent instantanées des facultés de l'esprit et des forces du corps! C'est en nous mettant sous les yeux ces tristes développements, que l'auteur conduit et son poëme jus-

qu'au dernier livre, et le vieillard jusqu'au lit funèbre, où vient l'entourer tout ce qui lui fut cher, épouse, enfants, amis, serviteurs. Quels tendres remercîments à l'une, quels conseils salutaires aux autres, quels doux témoignages de reconnaissance aux derniers! Pour donner une idée de la sensibilité et de la versification du poëte, je vais citer une partie de ce passage, quoique je sois loin de partager l'enthousiasme de son panégyriste. Sanchez, en effet, ne craint pas de le placer à côté d'Ovide, et, complimenteur exagéré, regarde l'ouvrage comme un envoi que lui aurait adressé le nourrisson de Sulmone, alors qu'il était relégué dans les glaces de la Scythie!

I. « La mort, l'impitoyable mort appelle d'une voix puissante le vieillard qui, privé de l'espoir de prolonger ses jours, a résolu de convoquer épouse, enfants, proches et serviteurs. A peine il les voit réunis, qu'il leur retrace, modeste dans son langage, sa prochaine destinée. « Tout homme, dit-il, est condamné à la mort : ainsi l'a ordonné la nature. Je vais donc, victime de

---

I. « Tristia fata senem propero sermone vocabant,
Et spes vivendi tota relicta fuit.
Decrevit natos, omnesque vocare propinquos
Atque suos famulos, conjugiumque suum.
Hæc postquam conjuncta videt, sermone modesto
Alloquitur cunctos et sua fata refert :

son arrêt, lui payer mon tribut. L'heure s'avance qui m'approche du trépas : écoutez et saisissez mes paroles. Tous les êtres, vous les voyez lever les yeux au ciel et rendre hommage à ce Dieu qui, juste et bienveillant, gouverne, seul, le ciel et la terre, la mer et les nations. A lui tout obéit, les cieux le bénissent, la religion et les lois en dépendent; sur le point de le voir, recevez mes derniers adieux, adieux que je confie à votre souvenir. Objet de ma tendresse, chère épouse, longtemps nous ont unis les nœuds de l'hymen. Toujours aimante et fidèle, ta droiture et ta foi ont fait mon bonheur. Aussi t'ai-je prodigué mes soins, consacré mon amour : je trouvais en toi mon sou-

---

Mortales natura neci jubet esse dicatos :
  Quapropter teneor debita jura sequi.
Ultima nunc properat moriendi gressibus hora,
  Vos, audite, precor, prendite verba mea.
Cernitis hos omnes qui vivunt, tollere vultus
  Ad superos, unum suspiciuntque Deum.
Hic cœlum, terras, populos, totumque profundum
  Justitia judex et pietate regit.
Huic parent omnes, hunc cœlum laudibus ornat,
  Huic pendent leges, relligioque pia.
Hunc ego visurus vobis verba ultima fari
  Nunc cupio : vestra condite mente, rogo.
Chara mihi conjux, charo dilecta marito,
  Sat mihi conjuncta es, sat mihi juncta thoro.
Tu me tractasti summa pietate fideque :
  Est tua perpetuo cognita recta fides.
Te semper colui, te semper, debita conjux,
  Dilexi, quoniam tu mihi robur eras.

tien, ma consolation, mon unique ressource; je te devais toutes les jouissances de la vie. Mais le ciel a prononcé : la mort, l'impitoyable mort vient rompre les liens qui nous ont unis. »

A ces mots, il la presse dans ses bras, et, le visage baigné de larmes, « Je te recommande, ajoute-t-il, les fruits de notre union, ces tendres enfants qui m'ont été si chers; serviteurs, parents, tous les objets que m'ont attachés le sang et l'amitié, je te les recommande. Conserve pour moi un souvenir, des soins pour nos enfants, pour Dieu de pieux hommages, et rends à ma cendre les derniers devoirs... Et vous, mes enfants bien-aimés, vous, l'image de l'auteur de vos jours, je vous laisse pour héritage ma maison. Vivez heureux; ayez toujours présents à l'esprit les hauts faits de vos pères; relevez-les par l'é-

---

Tu mihi solamen, tu semper gaudia vitæ
Præstabas misero, tu mihi sola salus.
Hoc superis placitum est, hoc mors extrema requirit
Solvere conjugium, dnlcis amica, tuum. »
Postquam dicta dedit, charis amplexibus illam
Alloquitur, querulis fletibus ora rigans :
En tibi commendo communia pignora nostra,
Ingenuam prolem, quæ mihi chara fuit.
Commendo famulos, cognatos, insuper omnes,
Quod mihi dilectum est, et genus omne meum.
Tu memor esto meî, tu nostris consule natis.
Offer vota Deo, solveque justa mihi.
O dulces nati, chari genitoris imago,
Vos domus hæredes sponte relinquo meæ.
Vivite felices, proavorum nomina clara
Magnorum ante oculos semper habete, precor.

clat de votre conduite; et, de votre famille, soyez à jamais l'ornement. »

BARCELLOS (François).

Les contrées septentrionales semblent avoir eu, dans les temps modernes, le privilége du genre facétieux, et, sous leur ciel glacial, d'avoir recherché dans la difficulté vaincue la gloire inconnue aux muses latines de l'Europe méridionale. Qu'on ouvre le recueil des poëtes danois : la pièce la plus saillante est la description d'une bataille, en vers hexamètres, entre chiens et chats. Le principal mérite de cette pièce consiste à ne contenir que des mots dont la première lettre est un *C*. Le succès de l'improvisateur prétendu paraîtrait un tour de force, s'il était vrai que tous ces mots se fussent placés sans recherche au bout de sa plume, pour former sans travail un sens raisonnable. Mais, ici, la contrainte est trop visible, pour ne pas donner un démenti à l'auteur. Tout lecteur pourra soutenir que ce n'est pas *currente calamo* que Catullus Caninius a composé ce poëme, bien supérieur à celui

---

Stemmata majorum claris extollite factis,
Et generi vestro facta superba date. »

de Publius Porcius, chantre immortel du *Pugna Porcorum*. Comme la pièce est peu connue, on me pardonnera d'en citer quelques vers, pour égayer la gravité de cette longue préface.

I. « Je chante les combats fameux des chiens et des chats : Calliope, prête-moi ta lyre; et vous, déesses du Pinde, répétez sur vos harpes savantes des chants dignes du cothurne tragique. Mettez aux prises les chats et les chiens; montrez-les tour à tour vainqueurs et vaincus; surtout, redites les motifs qui ont allumé ces débats.

Les chats avides ont à peine aperçu un chien emportant un morceau de chair sanglante; épris du désir de l'avoir, ils l'attaquent, ils le saisissent tout triomphant, et le forcent d'abandonner sa proie. Aux cris dont il remplit le carrefour, accourent tous ses pareils. Devant eux, les chats sont accusés d'attaques meur-

---

I. « Cattorum canimus certamina clara, Canumque.
Calliope, concede chelyn : clariæque Camenæ,
Condite cum citharis celso condigna cothurno
Carmina : certantes Canibus committite Cattos.
Commemorate canum Causas, casusque Catorum,
Cumprimis causas certamina cuncta creantes.
  Currentem cupidi cruda cum carne Catellum
Conspexere Cati; captique cupidine cœnæ
Comprendunt Catulum, capiuntque coguntque carere
Carne. Canis clamor complebat compita : cuncti
Confluxere Canes : conamina cruda Catorum
Conqueritur Catulus, captas carnesque, cibosque

trières, et de l'enlèvement des nourritures que possédaient leurs rivaux. Les chiens se réunissent; la cause, devant ce tribunal, est plaidée. A la tribune monte Castrutio, vieillard à la tête blanche et chenue, gardien de la cuisine. Les membres une fois arrivés : « Un intérêt commun, dit-il, a demandé votre présence : les chats, race maudite, conspirent contre nous ; déjà ils remplissent les cuisines et nous ravissent notre pâture : ils osent même nous charger de leur mépris ; ils font plus, ils nous forcent, le corps mutilé, à la retraite : Cecilius, vous le voyez, témoigne par ses cicatrices de leurs criminels efforts. La noble troupe de chiens fermera-t-elle les yeux, et, déboutée de sa cause, cessera-t-elle de régner à la cuisine? Plutôt la tortue disputera au cerf le prix de la course; plutôt le cygne mélodieux cédera la victoire à l'aigre cigale. Pourquoi tarder encore? Ici,

---

Commemorat : cunctis cum cognita causa Catellis,
Concilium cogunt : canus calvusque culinæ
Custos Castrutio cathedram conscendere celsam
Cœpit : cumque Canum consedit concio : Causa
Communis, clamat, comites, commune ciebat
Concilium : coeunt crudelia corpora Catti,
Contrectantque Canum carnes, complentque culinam.
Contemnunt Catulos. Contemnunt : cedere cogunt,
Corpora corripiunt, contestaturque cicatrix
Cœcilii Catuli conamina cruda Catorum.
Conniveat, causaque cadat, careatque culina
Clara caterva Canum? Citius contendere cursu
Cum cervo cancer cupiet, citiusque canoris
Cogetur creperis cycnus cessisse cicadis.

formons un camp; que les chats, dans la plaine, en forment un autre; et qu'un combat décide à qui restera l'empire de la cuisine. »

Qu'on voie encore la collection où fourmillent les latinistes de la Germanie. Parmi les œuvres poétiques qui la distinguent, la palme est acquise à l'épopée qui porte ce titre : *De Arte bibendi.* Ce titre m'avait prévenu d'une manière peu favorable à l'auteur aussi bien qu'à l'ouvrage; mais j'ai bientôt reconnu que cette prévention était injuste à l'égard de l'un et de l'autre, et que Opsopéus devait être regardé comme un poëte raisonnable, parce qu'il use sobrement de sa matière, et que, s'il connaissait l'art de boire, il savait le traiter avec autant d'esprit que de tempérance. Ce poëme est un petit chef-d'œuvre, si l'on en considère la marche, les détails et les vers. Ce n'est pas d'un vilain ivrogne que l'auteur se fait le panégyriste : ennemi de l'excès, il semble n'avoir qu'un but, de l'interdire. Dans les trois livres dont se compose l'ouvrage, il n'est pas un seul endroit qui ne recommande la sobriété et n'inspire une gaieté tout à fait innocente.

Cur, Catuli, cur cessamus? Conjungite castra,
Conveniant campo Catti : certamine claro
Contendant cui conveniat censura culinæ. »

Si l'on applaudit à la versification toujours agréable et facile, on applaudira également à la morale qu'elle présente. Voici une citation : c'est presque le début du premier livre ; elle est propre à rassurer le lecteur, que le titre aurait pu scandaliser.

I. « Ce n'est ni au lierre ni au laurier que je demande, pour prix de mes chants, une couronne : cette récompense sied au poëte qui célèbre en vers pompeux la guerre et ses désastres. Plutôt, dieu de la treille, ceins mon front du pampre qui t'est cher ! Au chantre de Bacchus convient une bachique guirlande. Que, grâce à tes faveurs, la vendange écume à pleins bords, et que chaque grappe emplisse un tonneau. Mon âme sera moins embrasée des feux du Parnasse que du vin doux que goûtera ton poëte. Qu'à la vue d'une abondante récolte éclate l'allégresse, et que son opulence étonne le vigneron. Ce ne sont ni les eaux du Permesse ni les eaux d'Aonie que je demande : arrose seule-

---

I. « Non ego compositis hedera lauroque coronis
Cingere divinum quæro poeta caput :
Talia grandiloqui sumant sibi præmia vates,
Qui fera sublimi carmine bella sonant.
Pampineis potius cingas mea tempora sertis ;
Nam Bacchi vatem Bacchica serta decent.
Fac felix plenis spumet vindemia labris,
Impleat ut magnum quælibet uva cadum.
Proveniant largo genialia gaudia fructu,
Horreat ut messes vinitor ipse suas.
Non mage Pieriis crescent mea pectora flammis,
Quam mihi scribenti si nova musta dabis.

ment de ta douce liqueur ma gorge altérée, si tu veux que mes vers exaltent tes orgies. Non, je ne veux pas écrire pour cette foule affamée qui, le jour et la nuit, consume tes trésors : je chante ici un repas frugal, une boisson mesurée. De mes vers sont bannis le buveur infatigable, l'insatiable glouton, l'infâme victime d'une fréquente ivresse, race que tu abhorres. Car, dans ses actions, sur son visage, dans ses paroles, ne paraît pas la décence; quand elle boit, toute limite est franchie; il n'est ni réserve ni pudeur. Ils n'auront pas de place dans mes vers ceux qui sont moins des hommes que des pourceaux immondes, dignes d'un nom, s'il en était, plus immonde encore. Mais elle sonnera, ma lyre, pour celui que touche le sentiment de la vertu,

---

Non ego Castalias nunc postulo fervidus undas,
Non sitio Aonias ambitiosus aquas.
Arida vinifluo mea prolue guttura rore,
Si tua vis tolli carmine sacra, pater.
Haud mihi mens ardet lurconum scribere turbæ,
Nocte dieque tuas quæ male perdit opes.
Symposium licitum concessaque vina canemus :
Non erit in nostro carmine lurco bibax,
Non turpis comedo, non ebrietate frequenti
Infames, penitus gens odiosa tibi,
Qui neque sunt factis, neque fronte, vel ore pudici,
Omnem qui superant sorbitione modum,
Queis nihil est pensi, queis spernitur omnis honestas,
Hos ego submoveo prorsus ab arte mea.
Quos bene non homines, sed fœdos judico porcos,
Et si quid porcis fœdius esse potest.
His mea plectra sonant, ratio quos tangit honesti,

que l'honneur guide, qu'intéresse une réputation inaltérée ; celui encore près duquel ne craindrait pas de s'asseoir la mère vertueuse, et la vierge dont la vertu n'a pas souffert d'atteinte. »

Ces deux poëmes, par leur nature un peu profane, ont peu de rapport avec ceux qui ont occupé les Portugais, amis de la langue latine au seizième siècle. Leur caractère, si j'en juge par leurs compositions, n'admettait guère la plaisanterie, et aurait, ce semble, rougi de s'abaisser à pareilles bagatelles. Chez eux, tout était grave et décent : dans les sept volumes que je parcours, respirent partout noblesse et religion. Aussi est-ce dans les livres qui inspirent l'une, et parmi les héros qui ont pratiqué l'autre, qu'ils ont puisé la plupart de leurs sujets. Si leur imagination n'a point d'écarts, peut-être aussi n'a-t-elle pas assez de vivacité, et ne se ressent-elle pas assez du ciel ardent de la péninsule. Quant au style, terne parfois et peu poétique, il ne relève pas des idées trop souvent communes.

C'est surtout à Barcellos que s'adresse ce reproche. Ce nom, il l'emprunta de sa ville natale; et

Et quos ducit honos et bona fama movet :
Cum quibus audebunt matres potare pudicæ,
Castaque non læsa virgo pudicitia. »

son but fut de cacher la honte de son origine. Mais, tout innocent qu'il en était, il voulut, par sa retraite dans un ordre religieux, expier le crime des auteurs de ses jours. Aussi, à peine arrivé au terme de ses études, il devint bientôt, chez les Hiéronymites, un modèle de régularité : sous le cilice, loin d'oublier la poésie qu'avait cultivée sa jeunesse, il s'y livrait encore dans un âge avancé, et grossissait ainsi le nombre de ses productions poétiques. Je ne sais quel sentiment lui en commanda le sacrifice. A cet auto-da-fé échappa seul un poëme en quatre livres, *le Triomphe de la Croix*, grand et beau sujet qui ne permet pas la froideur. Cependant je n'ai rien trouvé qui annonce l'inspiration ni le talent. Barcellos avait plus de piété que de verve.

DURAM (Antoine Sigueyra).

Les deux membres les plus distingués de la compagnie de Jésus ont trouvé parmi les amateurs des lettres latines deux panégyristes qui, à deux époques bien éloignées l'une de l'autre, leur ont consacré les prémices de leur talent poétique. L'un, Duram, avant sa seizième année, avait, en 1635, composé l'*Ignatiade* dans la capitale de la Lusitanie ; l'autre,

Franck, dans une école de la ville de Liége, avait à dix-huit ans composé, en 1759, *la Xavériade.* Au moment où je publiais la traduction française de ce second poëme, je n'avais pas encore soupçonné l'existence du premier. Je n'aurais pas manqué d'établir entre eux un parallèle; et sûrement, telle est aujourd'hui mon opinion, je n'aurais pas laissé la prééminence incertaine : vive le poëte belge! Lisbonne applaudissait aux succès précoces de son jeune élève, et se promettait de le trouver sur le Parnasse au même rang que ses guerriers sur les champs de bataille, quand l'ordre de son père l'arracha au culte des Muses, pour le livrer à l'étude de la philosophie et de la jurisprudence. Il obéit à regret; mais si j'en juge par ces vers presque virgiliens qui terminent *l'Ignatiade*, son éloignement du Parnasse ne devait être que momentané; son goût devait un jour l'y ramener.

I. « Ainsi je chantais Ignace et ses compagnons, quand un ordre de mon père m'envoya étudier, hors de ma patrie, les mystères de la nature. Il fallut appendre ma flûte à la branche d'un laurier. Un jour elle rendra des sons plus éclatants; le

I. « Hæc super Ignati gestis, comitumque canebam,
Cum me secretas rerum cognoscere causas
Ire jubet genitor. Quare mea fistula lauro

silence lui donnera plus de force, et je pourrai m'abreuver d'une liqueur nouvelle. »

Le voilà donc sur un nouveau théâtre. Si, poëte précoce, il a étonné sa ville natale par des succès dans ses premières études, il n'étonnera pas moins, jurisconsulte novice, la ville de Coïmbre par des travaux différents. Ce fut pour lui un jour de triomphe que celui où, pour obtenir le doctorat, soutenant une thèse, il improvisa devant une savante réunion un poëme qu'il intitula *le Temple de l'Eternité.* Ses auditeurs, dans l'éloge de leurs devanciers, reconnurent leur propre panégyrique. Comment lui auraient-ils refusé leur suffrage? Mais il n'y jouit pas longtemps de sa gloire : un ordre nouveau le rappela à Lisbonne, où son séjour ne fut que passager. Il venait de s'y marier, quand le roi, instruit de son mérite, le nomma auditeur dans une des capitaineries du Brésil, place honorable autant qu'avantageuse : cependant il l'aurait sacrifiée sans regret à son penchant pour la poésie, si la pauvreté ne lui en avait pas fait un besoin. Pour un ami des Muses, quel séjour que Maragnon! Il n'avait là, pour entendre ses vers, que les Tapuyas

---

Pendebit, quo plena sonet, viresque tacendo
Acquirat, possimque novos haurire liquores. »

et les Tupinambas, dont l'oreille était aussi dure que les noms sont antipoétiques. Aussi l'influence du climat et l'ennui altérèrent promptement sa santé : il mourut en 1642, à l'âge de vingt-cinq ans, dans la ville de Saint-Louis. Lisbonne déplora sa perte, car son enfance promettait une brillante maturité.

Duram, dans les trois livres de l'*Ignatiade*, son œuvre principale, n'a pas justifié les éloges de ses contemporains. Le style sans doute est de bonne école ; Virgile était alors son étude et son modèle. Pour son goût, c'est celui de son époque, où l'emploi de la mythologie déparait toutes les compositions soit latines, soit portugaises. Au milieu des divinités que le poëte va chercher tour à tour et souvent à la fois dans l'Olympe et l'Enfer, un héros païen n'aurait pas été par trop déplacé ; mais il en est autrement d'un chrétien : on peut assurer que saint Ignace ne se trouva jamais en plus mauvaise compagnie. Qu'il ait eu, au siége de Pampelune, maille à partir avec les Français, on sait qu'ils ne l'ont pas oublié ; ne dirait-on pas même que leur ressentiment dure encore ? Mais a-t-il aujourd'hui quelque affaire à démêler avec Mars ? Vénus prenant, et pour cause, le parti du dieu des combats, semble lui déclarer, dans ce poëme, une guerre implacable : c'est elle qui soulève contre lui tous les

monstres du Tartare, Harpyes, Gorgones, Furies. C'est à ses instigations que Libitine lui porte le coup fatal; vengeance prématurée sans doute, qui punit le chef des victoires que remporteront ses disciples sur la mère et le fils.

MACEDO (François).

Quelle gloire pour Coïmbre, déjà fière de son illustre académie, d'avoir produit un homme tel que François Macedo! Nulle contrée du monde, quelle qu'ait été l'étendue de ses connaissances scientifiques ou littéraires, n'a jamais vu naître son égal. Là où de vrais talents auraient trouvé de justes et d'éclairés appréciateurs, que de couronnes et de statues lui auraient été décernées par un suffrage unanime! Faut-il citer Paris, qui ne fut pas un modèle de reconnaissance envers les religieux distingués dans les lettres? Ne l'a-t-on pas vu, après un long oubli des lettres et de la religion, honorer les disciples de saint Benoît, en leur assignant des places où leurs noms rappellent leurs services et réclament des hommages? Et le Portugal, que n'a pas gâté le nombre de ses érudits, ne montre qu'une froide indifférence pour un enfant de saint François,

lequel les a tous surpassés en savoir et talent littéraire ! Les premiers consacraient des années à pâlir sur des dates, et composer des volumes qui gisent aujourd'hui, sans lecteurs, dans le fond des bibliothèques ; le second, prodige d'érudition et de mémoire, venait, sans étude et sans effort, improviser, sur les matières les plus ardues, la science à la fois et la poésie ; et son succès arrêtait à l'entrée de cette double carrière quiconque n'aurait pas craint de s'y lancer après lui. Dans l'ordre où il a passé les dernières années de sa vie, il n'est aucun de ses membres qui l'ait autant illustré par le nombre et la diversité de ses connaissances ; et cependant il n'est aucun à qui le Portugal ait témoigné, jusqu'aux temps modernes, plus d'indifférence : car sa contrée natale prononce à peine son nom et connaît à peine ses ouvrages, qu'on ne cessait de lire et d'admirer au temps où ses modèles trouvaient encore des appréciateurs. Dans la capitale du monde chrétien, sa présence fut désirée ; les souverains pontifes Alexandre VII et Grégoire IX lui prodiguèrent les éloges, et l'auraient attaché à leur personne, si Venise, qui déjà avait placé son buste dans la plus fameuse de ses bibliothèques, pour des vers composés à la louange de cette illustre cité, ne l'avait pas enlevé à Rome par de séduisantes propositions.

Padoue venait de perdre le plus célèbre de ses professeurs; pour être à même de le remplacer, Venise porta les yeux de tous côtés, et, après de sérieuses recherches, elle les arrêta sur François Macedo, comme capable de remplir, à la satisfaction publique, cette grande fonction : la chaire lui est destinée; mais un concours a lieu, les rivaux sont en présence; tous, par leur âge et leur savoir, annoncent de justes prétentions. Macedo paraît à son tour : la matière est indiquée, c'est l'histoire des trente premiers papes. Le public, à qui va répondre, demande-t-il des vers, demande-t-il de la prose? Cette question produit une profonde stupeur. On se regarde, on attend; la surprise fait place à une réelle admiration, soutenue jusqu'au dernier des mille vers, dont chacun semble avoir été soigneusement travaillé. Le choix ne resta pas incertain.

Cette étrange facilité avait été un présage conçu avant même sa naissance. Il était encore enfermé dans le sein maternel, qu'on entendit sortir une voix enfantine, laquelle fit augurer qu'ayant commencé à parler avant de naître, un jour il aurait le don de l'éloquence. L'avenir justifia ce pronostic. A quatorze ans, il entra dans la Société de Jésus, et profita, pendant la courte durée de son noviciat, des leçons et des exemples qu'il avait sous les yeux : c'est pendant cet heureux temps qu'il étudia la rhé-

torique, la philosophie, l'histoire; et chaque jour prouva dans la suite que son temps avait été utilement employé.

Cependant, malgré la reconnaissance qu'il devait aux jésuites, Macedo les quitta pour entrer dans un couvent d'observantins, où il ne tarda pas à se distinguer : les disciples de saint Ignace, après les premiers regrets, ne tardèrent pas à se consoler de cette perte, qui, toute sensible qu'elle devait paraître, était adoucie par le nombre et le succès de leurs élèves. J'avouerai pourtant qu'ils n'en eurent jamais d'aussi étonnant; et peut-être trouverais-je ici des incrédules, si le détail de ses productions n'avait pas pour garant ses propres aveux et le témoignage même d'un jésuite, le P. de Feller. Orateur, il prononça soixante discours latins, cinquante-trois panégyriques, trente-deux oraisons funèbres; poëte, il composa quarante-huit épopées, deux mille six cents poëmes héroïques, cent vingt-trois élégies, cent dix odes, trois mille épigrammes; improvisateur enfin, cent cinquante mille vers faits sans préparation sur des sujets imprévus. Le temps a fait main basse sur une immense partie de ces compositions, débitées avant l'année 1576, époque de sa mort. Mais ce qui a pu échapper à ses coups, et parvenir jusqu'au temps présent, est un témoignage suffisant de son incroyable fécondité.

Ces débris, renfermés en deux volumes in-4°, sont le plus bel ornement de la littérature latine, au XVIe siècle, dans le Portugal. Voici un passage que j'en extrais; c'est la description d'un combat de taureaux à Madrid, plus difficile peut-être à traduire qu'à composer.

I. « Est-ce une erreur? ne vois-je pas un admirable spectacle au milieu du théâtre, là où des barrières ferment une vaste enceinte et fixent les loges sur la poussière? Ici s'offrent aux regards bêtes féroces, monstres divers : d'un côté le taureau, avec un front menaçant, s'élance au combat; de l'autre le lion, plein d'ardeur, remplit toute l'enceinte; plus loin s'avance la tigresse, non celle qui, diversement tachetée, longe le bord des fleuves, et court avec fureur à la recherche des petits que lui enlève un ravisseur.

Le premier, la tête armée de cornes foudroyantes, le taureau fond, audacieux, sur l'ennemi; mais incapable de résister, la ti-

I. « Fallor? An in medio spectacula mira theatro
Aspicio, qua septa fori spatia ampla coercent
Compacta e tabulis, caveamque in pulvere firmant?
Hic sese objiciunt variorum horrenda ferarum
Monstra oculis : hinc fronte minax in prælia taurus
Irruit : hinc totam leo fervidus implet arenam.
Parte alia ingreditur variato tegmine tigris
Versicolor, non illa ferox, non qualis ad undas
Sæpe furit, raptis cum prosilit effera natis.
  Primus in adversos cornuto fulmine taurus
Irruit audaci : non lenta resistere tigris

gresse bientôt cède, tourne le dos, et, dans sa fuite, abandonne le champ de bataille au vainqueur. Le lion, devant lui, un instant s'arrête : la pudeur le retient, ainsi que la valeur; mais, voisin de la demeure d'un ours, il y pénètre, et, malgré la lutte, le force d'en sortir. Vide enfin, elle est laissée au pouvoir d'un nouveau maître. Mais, impuissant à repousser la violence du taureau, c'est au lion qu'il préfère s'attaquer. Les voilà donc aux prises. Cependant qui jamais osa rivaliser avec un lion? Celui-ci s'élance, impétueux, lui déchire les flancs de ses griffes, l'étend sur la poussière; puis, dans l'excès de la rage, montrant un menaçant ivoire, lui laisse sur la face l'empreinte de ses dents, et met un terme au débat.

Voilà qu'un coursier farouche, à l'allure altière, vient fouler l'arène. En même temps un mulet accourt au combat, tous deux sauvages, tous deux les pieds garnis de fer. Impatient à leur

---

Evaluit; dat terga fugæ, campumque relinquit
Victori : paulum adversus leo substitit : illum
Et pudor, et virtus tenuit; mox cessit in ursi
Vicinam caveam, luctantem exire coegit;
Tandem abiit, dominoque domum concessit habendam.
Non potis ille tamen violento obsistere tauro :
Maluit adverso sese objectare leoni.
Ergo ineunt pugnam. Sed quis contra ire leoni
Audeat? Insiluit rapidus, mox unguibus armos
Effodit, stravitque solo. Tum concitus ira
Versus in adversum dentes distringit, et ora
Morsibus impressis laniat, solvitque duellum.
  Ecce ferus sonipes vestigia ponit arena
Arduus insultans, pariterque ad prœlia mulus

vue, le taureau part avec la rapidité du vent. Le coursier, furieux de sa blessure, se dresse sur ses jarrets ; puis, resté suspendu, lui applique la sole sur le front, et, par des coups trois et quatre fois renouvelés, évite les atteintes des cornes meurtrières.

Enfin le chameau, sur la scène, apporte sa gigantesque masse, le chameau, l'égal du taureau en force aussi bien qu'en courage : car, au moment que l'ennemi accourt et lui apporte de cruelles blessures, le chameau, soulevant son vaste poitrail, recule à la faveur de son poids, et, d'un coup terrible, lui écrase la tête. A pareille atteinte ne peut résister le taureau.

Pour les dogues audacieux, qui donc les excite au combat? Je les vois, la gueule ouverte, harceler le taureau de leur poursuite, s'attacher, en grinçant, tantôt à ses tempes, tantôt à ses oreilles, l'assaillir à la fois dans ses mouvements divers ; et ce-

---

Prodit, uterque ferox, calcesque armatus uterque.
Non tulit hos taurus ; vento ruit ocyor : ille
Vulneris impatiens, sublatis cruribus alte
Imminet, et fronti calces allidit, et ictus
Ter, quater ingeminans, fera cornua calcibus exit.
Quid moror ? In scenam vasta se mole camelus
Invexit ; non ille animis, non viribus impar ;
Namque ferox taurum venientem et dira ferentem
Vulnera, sublato crure anteriore, recessit
Ponderis hospitio, frontemque oppressit iniquo
Vulnere. Succubuit tanto sub pondere taurus.
Quid tamen audaces ad prœlia dira molossos
Excitat? En rictu, diductis faucibus, instant,
Et taurum exagitant, auresque et tempora circum
Dentibus infrendunt : versum mox, agmine facto,

pendant, ennemi toujours intrépide, il se tourne et retourne sans cesse, et semble, pour les blesser, aiguiser ses dents.

Environné de tous côtés et de tous côtés en butte à leurs morsures, le loup, tout blessé, leur oppose adresse, artifice et courage. Le renard parcourt, éperdu, l'amphithéâtre. Ce qu'il cherche, c'est une issue, c'est une porte ouverte pour la fuite; car déjà la mort le tient environné. Pressé des chiens, il sent déjà la pointe de leurs dents; il fuit, il ruse encore, mais sans succès, et tombe déchiré sur la poussière.

Pour le chat, il n'éprouve pas un meilleur sort : tout sauvage, tout habitant qu'il est des forêts et de leurs réduits, il expire sous la dent des dogues irrités.

Le singe vient, à son tour, égayer le spectacle. Assis sur le dos du mulet, qui refuse de porter ce fardeau inaccoutumé, ce-

---

Invadunt : tamen ille suos se volvit in orbes
Intrepidus, duros acuens in vulnera dentes.
   Ergo lupum cingunt, circumstant undique, morsus
Intentant; ille arte, dolo, virtute repugnat
Saucius. En toto vulpes vesana theatro
Versatur, quæritque vias, atque ostia quærit
Certa fugæ, quoniam media jam morte tenetur.
Jamque instare canes, dentataque fulmina sentit :
Nil tamen ulla fuga, vulpina aut proficit arte.
Sternitur infelix medio lacerata theatro.
   Nec melior felem sors excipit : efferus ille
Silvarum quamvis latebras et lustra colebat,
Incidit in dentes, rabidorumque ora molossûm.
   Exhilarat risu spectacula simia, muli
Insidens dorso, qui pondera ferre recusat

lui-ci, de bonds redoublés, agite inutilement ses flancs : celui-là allonge ses bras et ses mains, et, pareil au lierre, reste, à l'aide de ses griffes, fortement attaché à sa monture.

Le spectacle cependant touche enfin à son terme. Voilà, pour les témoins, le moment du repos : revoir la guerre est, pour eux, un espoir évanoui. Resté maître de l'arène, le taureau porte les cornes droites, la tête haute, le poitrail enflé d'un généreux orgueil.

A cette vue, le monarque de l'Hespérie a cessé de balancer : il marque la place où sera frappé le vainqueur. Philippe va combattre, la charge sonne : le bras teint en rouge, il harcelle l'agresseur de tant d'ennemis ; et, dans un nuage épais de fumée, lançant, avec la violence du tonnerre, son foudre sulfureux, il le dirige à l'endroit du front où les cornes s'écartent, et, d'un

Insolita, excutiens repetitis saltibus armos.
Quid juvat? Illa manus, exertaque brachia tendit,
More hederæ, injectis et firmius unguibus hæret.
Jamque adeo sortita suum spectacula finem,
Parta quies cunctis, nec spes erat ulla videndi
Ulterius bellum, solus dominator arena
Taurus, et elatis in pulvere cornibus extat
Insultans, timido attollens præconia fastu.
Non tulit Hesperiæ rex maximus : in sua signat
Vulnera victorem. Dat sese in bella Philippus,
Insonat ex alto, dextraque rubente lacessit
Insultantem aliis : tetrique in nubila fumi
Sulfureum torquens violento turbine fulmen,
In mediam, qua se pandunt duo cornua, frontem
Dirigit, et certo victorem percutit ictu.

coup assuré, il atteint le vainqueur. Qui le croirait? le sang a coulé, la victime est terrassée avant qu'on ait entendu le bruit, et que l'éclat ait révélé la foudre. C'est au milieu de l'arène que roule en tombant le taureau. »

COELHO (George).

Voici le descendant d'un de ces braves qui accompagnèrent Gama dans l'expédition entreprise pour donner de nouvelles possessions au Portugal. Malgré les grands intérêts auxquels il allait être associé, les intérêts de son fils ne furent pas mis en oubli. Au moment du départ, ce fut aux soins des hommes les plus recommandables de Lisbonne qu'il confia son éducation. La langue latine, qui en était alors réputée la partie essentielle, lui devint si familière, qu'il était à même d'en donner des leçons aux maîtres consommés. Les premières connaissances une fois acquises, il lui fallut quitter sa patrie pour Salamanque, le rendez-vous ordinaire de

---

Mira fides ! Prius effuso super ossa cruore
Prostravit, sonitum quam quis discernere possit
Auribus, atque suo fulmen se prodidit ictu.
Sternitur in media taurus revolutus arena. »

la jeunesse portugaise, qu'y attirait le perfectionnement de ses études. Après quinze ans passés dans la pratique des obligations que lui imposaient l'honneur et la vertu, Lisbonne le rappela au sein de sa famille; il y revint précédé d'une éclatante réputation de savoir : aussi un accueil bienveillant lui prouva l'estime des habitants; le roi lui-même, juste appréciateur du mérite, s'empressa de réclamer ses services, le nomma son secrétaire, chanoine d'Évora, avec promesse d'un bénéfice plus avantageux qui se fit attendre, mais dont il fut dédommagé par la libéralité du monarque.

Ses nouveaux devoirs n'éteignirent ni sa verve, ni ses goûts : à la cour, il resta poëte, et poëte estimé. C'est au roi-cardinal qu'il dédia sa première composition, *la Patience chrétienne.* Pareille matière ne peut manquer de donner lieu à quelque étonnement. On se demandera sûrement : Est-ce bien le sang d'un héros qui coule dans les veines de l'auteur? Est-ce bien cette vertu qu'un guerrier partant pour les combats devait inculquer à son fils? Et le jeune homme, pour la pratiquer, n'eut-il pas besoin de faire violence à son caractère? Il est vrai que, dans sa dédicace, le poëte, sans doute pour justifier son choix, retrace au prince la jeunesse d'Achille; mais, quoi qu'il en dise, le héros de la Grèce était un assez imparfait modèle de patience : il me semble

plus habitué à rudoyer son maître, qu'à se plier à sa volonté; à gagner des victoires, qu'à les chanter. Coelho n'avait rien du feu guerrier qui, des pères, passe quelquefois aux enfants; il l'a prouvé dans la plupart de ses poésies. Outre ce poëme, une douloureuse lamentation au tombeau du Sauveur, un chant de joie sur l'image de sa mère retrouvée miraculeusement au milieu des ruines de Tunis, une élégie sur la mort d'un infant, des plaintes de Marie au moment où son fils fut détaché de la croix : voilà des sujets qui, tous, annoncent des qualités moins guerrières que pacifiques, plus propres au religieux qu'au héros. Pour être des improvisations, ainsi que les nomme l'auteur, ces pièces ont trop l'air de la méditation et du travail.

Quoiqu'il ne soit pas de chrétien qui ne partage les sentiments du poëte dans ces divers morceaux, et n'aime en lui, comme en ses compatriotes, une vive piété, je m'arrête : la crainte de fatiguer le lecteur me force de terminer ici cette longue nomenclature. Sans doute il est en Portugal d'autres poëtes latins qu'ont produits les âges passés et récents; mais leur nom n'est pas renfermé dans le recueil où j'ai puisé mon érudition. Tant que l'éducation publique fut remise aux soins des jésuites, sûrement ces habiles instituteurs, par leurs propres compositions et celles de leurs élèves, entretinrent le feu poétique,

et montrèrent par des exemples et des leçons la route du Parnasse. Aussi, dans les contrées où furent méconnus leurs services, ne furent pas méconnus leurs talents; et leurs noms y sont encore prononcés avec éloge par quiconque a conservé quelque teinte de littérature ancienne.

En serait-il autrement en Portugal? et parce qu'il s'y est trouvé un homme qui, par haine de la religion, se fit leur ennemi, sont-ils donc déshérités de la gloire qui leur appartient, d'avoir donné à ce royaume presque tout ce qu'il a compté de littérateurs et de savants? Il faut l'avouer, des Portugais, et peut-être un grand nombre, partagent encore cette prévention, dont une triste expérience devrait les avoir corrigés.

CARVALHO (Francisco).

A propos des jésuites, je ne puis m'empêcher de parler d'un Essai sur la littérature portugaise, lequel a paru à Lisbonne en 1846. L'auteur est un chanoine de la métropole : son nom est Carvalho. Ce nom-là a quelque chose de sinistre, auquel se rattachent des sentiments hostiles à tout ce qui est religieux; et je crains bien que les victimes de l'an-

cien ministre ne le soient encore aujourd'hui du chanoine. Cet Essai littéraire justifie à chaque page mes soupçons. Ce n'est, en effet, qu'une longue invective contre les jésuites, invective qui ne peut étonner; car la Société aura toujours pour ennemi quiconque est ami du jansénisme et des révolutions.

Mais quelle est donc l'accusation que lui intente M. Carvalho? c'est d'avoir, en Portugal, importé l'ignorance. Qui le croira? il était réservé à ce royaume seul, parmi tous les États européens, de les déclarer coupables de semblable méfait; car il est reconnu que l'éducation, dans aucun pays, ne fut jamais plus florissante que sous leur direction. Lisbonne et Coïmbre auraient-elles donc été moins bien partagées que Paris et Rome, que Vienne et Liége? Il serait difficile de le persuader; avant de les employer, la Société avait soin d'étudier ses membres, et donnait à chacun sa destination. Elle n'envoyait dans les colléges que des sujets dont certain chanoine en Portugal aurait pu et pourrait encore recevoir des leçons.

BASTOS (Francisco).

Mais, depuis l'extinction de la Société, quels

progrès a donc faits l'instruction littéraire? Je suis à même d'en donner un échantillon. Je le prends dans le n° 41, année 1845, du Journal de la Société catholique, lequel s'imprime dans la capitale. C'est une élégie sur la mort de Mgr. Capaccini, nonce à Lisbonne, élégie composée, le croira-t-on? par un professeur de langue latine. M. le professeur est peu versé dans la connaissance de la prosodie. Cette étude lui aurait été pourtant nécessaire : il lui devrait de savoir ce que n'ignorait pas le plus mince écolier des jésuites. Je cite cette pièce, pour montrer où en est la versification latine sous leurs successeurs, et quel pas il reste à faire pour les égaler.

ÉLÉGIE.

I. « Cet astre qui resplendissait au ciel est donc éteint, hélas! enfin; et le Tibre a perdu son éclat! La superbe Rome, dans ses murs attristés, pleure *Capaccini* : avec elle pleurent les chrétiens; partout règnent le silence et le deuil. Il n'est plus cet

---

I. « Ille novus nitido qui sol fulgebat Olympo,
Occidit, heu! *Tandem* et Tibridis omne decus!
Mœsta Capaccinum altæ *lugent mœnia Romæ!*
Christiades lugent, omnia mœsta silent,
Præsule tanto extincto, cui Ecclesia mater,

illustre prélat qui, fils sensible, aimait l'Église, chérissait Grégoire, honorait la religion : un bienfait du Tout-Puissant lui en avait confié la garde. L'Europe n'a pas d'État qu'il n'ait parcouru ; mœurs, crimes, vertus, peuples et héros, il connaissait tout, et foulait aux pieds les richesses passagères et les trésors dont le monde est prodigue. Que de fois sa prudence, parmi des ennemis, a ramené la concorde et calmé, Iris céleste, entre les nations, de sourds mouvements, de sanglants débats ! A sa suite reparaît l'aimable Paix, et chacun enfin peut en goûter les douceurs. Quelle joie pour l'Église, quels doux transports pour Grégoire !

Grégoire appelle Capaccini, et, d'une bouche amie : « Prélat illustre, dit-il, ô Capaccini ! reçois en ce jour la récompense de tes services et le prix de tes vertus. Le retour de la paix va ren-

---

Gregorius cordi, sanctaque relligio :
Cui datus Omnipotentis erat *nam* munere custos.
Europæ lustrans omnia regna, videt
Et mores hominum multorum et crimina fœda,
Virtûtesque virûm ; sub pedibusque premit
Fluxas divitias, mundique opulentia dona :
Gentes concilio et fœdere pacificat.
Ille graves populorum iras cæcosque tumultus,
Iris de cœlo, placat ; et alma redit
Cunctis Pax : hodie omnes tandem pace fruuntur ;
Relligio exultat, Gregoriusque fremit.
Ad sese vocat, et verbis compellat amicis :
« Magne Capaccini, jam accipe digna tuis
Officiis tibi debita, quæ sint præmia laudis.

dre au monde le siècle d'or ; la guerre est bannie, la joie éclate, les temples sont parés. O toi que mon cœur préfère à la vie, prélat chéri, qu'ont éprouvé tant de dangers, voici la chaire de Pierre, le trône des pontifes, le siége auguste que le Seigneur t'a donné de posséder ! »

Il dit : hélas ! la pâle Mort arrive avec la nuit; et, d'une cruelle blessure, perce le cœur du prélat. Le monde ne le méritait pas : aussi s'élève-t-il vers les célestes demeures; la joie accompagne sa marche. Il va partager avec les immortels d'immortelles jouissances. Il n'est plus : nos pleurs seront intarissables. Oh ! quand Rome trouvera-t-elle son égal, l'Église un ministre pareil, l'univers un pareil maître? Il n'est plus; mais que dis-je? la nuit n'est que momentanée pour le sage digne de

Compositis rebus, sæcula jam redeunt
Aurea mundo; bella fugantur, gaudia regnant,
Templa decorantur. O mihi luce magis,
Care Capaccini, tantis defuncte periclis !
En Petri cathedra, en pontificale, tibi
Ecce Deus solium augustum permisit habendum. »
Talia fatus erat, pallida cum tenebris
Mors veniens diro confixit vulnere pectus.
Quo dignus mundus non erat, æthereos
Ille petit cursus, lætus sublatus in auras,
Cœlicolas inter gaudia sancta capit.
Occidit, occidit! æternum lugebimus illum!
Quando ullum invenies, inclyta Roma, parem?
Quando Ecclesia sancta ministrum, orbisque magistrum
Inveniet? Moritur ! Sed quid ego? Sapiens

vivre dans nos vers. Les vers! ils consacrent l'homme vertueux à l'immortalité. »

Est-ce bien l'ouvrage d'un professeur familiarisé avec la connaissance de la versification latine? N'est-ce pas plutôt l'essai d'un apprenti étranger aux plus simples règles de la prosodie? Ce n'est pas ainsi qu'écrivaient les élégiaques anciens, qui, même en Portugal, ont servi de modèles à tous ceux qui se sont adonnés au même genre de composition. On attend bien ici le langage de la douleur: le titre annonce une *élégie*, et le second vers présente une exclamation qui exprime le sentiment de la tristesse : *heu!* Mais quelle n'est pas la maladresse de l'auteur! il y joint un mot, *tandem*, qui laisse le lecteur incertain si la mort du prélat paraît au poëte prématurée ou tardive, si elle est un regret ou un désir.

Ce n'est pas qu'il ne nous montre la nature silencieuse, éplorée : *omnia mœsta silent!* mais les hommes, seuls capables de sentir une perte semblable, les hommes restent muets et glacés : il n'est, dans Rome, de sensible que les pierres : *lugent mœnia Romæ*.

Nocte caret longa, dulci non carmine dignus.
Dignum Musa virum laude mori vetuit. »

On ne peut voir que la prose la plus commune dans ces trois mots, *præsule tanto extincto*, qui se traînent péniblement et sans aucune intention poétique jusqu'au monosyllabe *cui*, dont l'élision avec *Ecclesia* forme peut-être le son le plus barbare que poëte ait fait entendre. Chaque vers témoigne de l'embarras de l'écrivain, qui rejette à l'extrémité de sa phrase une conjonction, *nam*, destinée à la commencer et l'unir à la précédente.

Ce qui surtout dénote une ignorance totale de la versification latine, c'est cet enjambement, six fois répété dans cette pièce, du pentamètre sur l'hexamètre suivant; faute tellement choquante, que les trois élégiaques romains n'en offrent peut-être pas un exemple.

Mais est-elle moins étonnante la proposition du saint-père au prélat, de faire à la reconnaissance et l'amitié le sacrifice de son éminente dignité? Il est probable que ce projet n'a jamais existé que dans l'imagination de M. le professeur; car l'intérêt et la curiosité, toujours aux aguets pour épier un événement de cette importance, ne l'ont pas même soupçonné. Du reste, eût-il été réel, la mort vint mettre obstacle à son exécution : Capaccini emporta ce secret avec lui dans la tombe.

Des larmes et l'immortalité, voilà ce que l'auteur promet au défunt. Qu'il lui donne des larmes, il

le peut; on ne pourra qu'applaudir à sa sensibilité. Pour donner l'immortalité, il faut des vers autrement tournés. Si jamais, ce que je n'ose croire, revient à M. Bastos la fantaisie d'en composer de semblables, il est deux choses dont il doit se garder : d'abord de les livrer à l'impression, puis de les signer; car ils ne sont bons ni pour des lecteurs ni pour des élèves : les uns ne pourraient y voir l'ouvrage d'un poëte, les autres l'ouvrage d'un professeur de langue latine. Je plains le Portugal s'il n'a que des versificateurs de cette force.

CARDOSO (Francisco).

Il est temps d'arriver à l'ouvrage que je me suis proposé de traduire. C'est à M. Ferdinand Denis que je dois de connaître ce poëme et son auteur. « Le Brésil, dit-il dans une note de son *Résumé* « *de la littérature brésilienne*, possède un ouvrage « fort remarquable, dont la scène est en Afrique : « c'est le poëme de Tripoli, écrit en latin par Fran- « çois Cardoso... Je n'ai pu me le procurer. »

J'ai été plus heureux, si toutefois cette découverte est un bonheur. Ces quelques lignes d'un homme de goût firent naître en moi une envie à

laquelle je ne pus résister. Bibliothèques publiques et particulières inutilement explorées, mon parti fut pris de le demander à Lisbonne. A peine arrivé, je le lus avec empressement, dans l'espoir d'y trouver le style et l'imagination qui distinguent les anciennes épopées portugaises. Mais il fallut peu de temps pour être détrompé. J'en entrepris cependant la traduction, moins pour y voir un ouvrage parfait qu'un ouvrage inconnu.

Quel en est le sujet? Une flotte nombreuse, en 1798, débarqua les Français en Égypte. Tripoli, à cet événement inattendu, ne put se défendre d'un sentiment d'effroi. Cette régence, la plus faible de celles qui bordent la Méditerranée, trouvait dans cet étonnant succès un présage du sort qui lui était réservé. A la pensée de l'échec qu'éprouvaient, malgré leur nombre et leur courage, les Mamelucks et les Turcs réunis, quel traitement devait-elle attendre? Quand la crainte transportait sa pensée à l'époque où les vainqueurs auraient affermi leur conquête, ils lui semblaient, pour l'étendre encore, tourner déjà les yeux vers l'ouest de l'Égypte, et commencer ainsi la soumission des États barbaresques.

Quelle défense pouvait-elle opposer? Des troupes réglées, elle n'en entretenait pas; et les levées qu'elle pouvait appeler aux armes étaient peu pro-

pres à tenir tête aux vainqueurs de l'Europe. Pour sa marine, elle était réduite à quelques misérables chébecks, montés par des hommes plus misérables encore, qui ne savaient s'attaquer qu'à de faibles embarcations incapables de leur résister, comme ils l'étaient eux-mêmes d'affronter une attaque sérieuse.

Voilà ce qu'avait déjà prouvé le passé. Une frégate danoise était venue, au nom de son souverain, sommer le dey de diminuer le tribut que les puissances européennes avaient la faiblesse de payer aux barbares de l'Afrique. La perfidie l'attira dans la rade de Tripoli, et semblait lui promettre, comme à un vaisseau ami, un accueil bienveillant. Mais à la confiance succédèrent bientôt la surprise et l'indignation, quand, après quelques semblants d'amitié, les Tripolitains s'apprêtèrent à monter à l'abordage, et comptaient déjà sur une proie certaine. Mais à peine le canon se fit entendre, qu'il suffit de quelques coups pour disperser la flottille ennemie, faire trembler le dey jusque dans son fort, et lui arracher des conditions plus favorables qu'elles n'avaient été d'abord demandées.

Aussi cherche-t-il, dans la crise actuelle, le moyen d'ôter au héros français tout prétexte de s'emparer de ses faibles États, ou du moins de le traiter avec rigueur; il va même jusqu'à oublier qu'il est sujet

du sultan et l'allié des Anglais. Dès lors son port et son palais sont ouverts à des Français fugitifs, qui cherchent un asile contre les poursuites des maîtres de la mer. Cette conduite ne sera pas impunie. La flotte chargée d'aller combattre le vainqueur d'Aboukir entraîne avec elle la flotte portugaise, sous les ordres du marquis de Niza. Cet amiral laissera à un de ses officiers le soin de châtier l'infidèle.

Une remarque qui est pour la nation portugaise le sujet d'un légitime orgueil, c'est que, de toutes les puissances secondaires de l'Europe, elle était la seule qui, dans la décadence même de sa marine, n'eût jamais fait la paix avec les régences barbaresques. Cette paix lui aurait semblé être indigne de sa gloire passée, et déshonorer son glorieux drapeau aux cinq plaies qu'avait reçu, au camp d'Ourique, son premier souverain. Aussi, loin de consentir jamais à saluer le Croissant, elle entretenait constamment, dans le détroit de Gibraltar, une flottille qui, destinée à repousser les tentatives de l'ennemi du nom chrétien, semblait lui dire : Tu n'iras pas plus loin! Cette mesure, outre qu'elle honorait les Portugais, à qui elle inspirait une noble confiance, était encore une école pour leur marine, et un témoignage vivant de leur ancienne foi.

Aussi l'amiral, avant de poursuivre sa route vers

les côtes de l'Égypte, détacha contre le parjure musulman un vaisseau, pour lui demander raison de cet oubli de la fidélité qu'il devait à son maître ainsi qu'à son allié. Campbell le commandait, officier anglais habile sans doute, et propre à l'exécution d'un coup de main. A lui se joignirent de beaux noms portugais, capables, sans secours étranger, d'assurer le succès de cette expédition, mais sacrifiés à l'aveugle anglomanie d'un ministre sans patriotisme, et sans talent.

Malgré la perspective des dangers qu'on aurait à courir si la victoire venait à se déclarer pour le chef futur de la république française, on hésita longtemps à Lisbonne sur le parti qu'il convenait de prendre. C'était acheter trop chèrement une alliance qui paraissait être le sacrifice de l'honneur même, et un désaveu de la conduite tenue dans les siècles passés. Enfin le gouvernement consentit à faire un traité, et chargea son amiral d'obtenir des barbaresques l'accommodement le plus avantageux.

Campbell partit, bien décidé à vaincre l'irrésolution du dey, et lui arracher à la fois et les Français qu'il vient réclamer, et la paix qu'il demande. Il saura, s'il rencontre quelque opposition, menacer le tyran, et le déterminer par la contrainte et la force. Peut-il être, en effet, pour mettre les Barbares à la raison, un autre moyen que la menace

et l'annonce d'un châtiment rigoureux? Quelques coups de canon sont tirés : Tripoli, peu accoutumé à les entendre et moins encore à y répondre, croit déjà voir ses remparts, ses maisons, ses mosquées en cendres, ses habitants empressés de se dérober par la fuite au danger, la ville entière abandonnée au pillage, et n'offrant plus que de tristes débris. Le dey se voit lui-même forcé dans son dernier asile, dépouillé de ses trésors, condamné à vivre fugitif ou captif, en un mot, exposé à toutes les suites d'une défaite et d'un sac. Il ne balance pas davantage : son courage est abattu, la résistance a cessé, tout est consenti, et la paix est signée.

Mais fallait-il en venir à cette extrémité? Pour justifier l'entreprise, le poëte n'aurait-il pas imaginé, contre toute vraisemblance, ce refuge ouvert par un Barbare à des ennemis? N'aurait-il pas, pour rehausser la valeur de son héros, supposé son passage à travers la ville soulevée; et, pour le montrer impassible au milieu des dangers, n'aurait-il pas encore chargé l'imagination de creuser ces mines souterraines, qui le pouvaient ensevelir sans vie dans un abîme? Voilà des doutes auxquels peut donner lieu l'obscurité de l'événement. Au moment de la révolution qu'allait porter l'armée française dans une contrée voisine des États barbaresques, je ne m'étonne pas que l'expédition de Tripoli ait fait

si peu de bruit, et que le canon de cette ville ait à peine été entendu parmi les canons d'Aboukir. Aussi, de tous les écrivains qui ont raconté la lutte des deux flottes et le résultat du combat, n'en est-il aucun qui ait porté ses investigations au delà de la rade égyptienne, et consacré quelques lignes au récit de ce fait inaperçu. La poésie a remplacé ici l'histoire; car, sans le pöeme que j'ai traduit, et c'est là son principal mérite, le Portugal même en aurait presque perdu le souvenir.

Ces renseignements paraîtront sans doute bien laconiques; mais on me pardonnera leur brièveté. Celui qui pourrait s'en plaindre les ignorerait peut-être comme moi, sans l'obligeance d'un jeune Portugais, M. l'abbé Roquete, un de mes collègues, lequel, aussi instruit que complaisant, a fait parmi ses compatriotes d'utiles recherches. Il a trouvé, vivant à Paris, un vieillard de quatre-vingt-trois ans, M. le baron de Rio-da-Prata, qui, à titre de major général de la flotte portugaise, avait accompagné l'amiral Nelson et pris part à la bataille d'Aboukir. C'est à lui que je dois de savoir et de pouvoir retracer ces détails. Tout concis qu'ils paraissent, ils lui ont mérité ma reconnaissance; car, de tous les ouvrages récemment publiés sur le Portugal et les côtes septentrionales de l'Afrique, je n'en connais aucun qui ait parlé de cet événement.

Que sait-on de l'auteur? Fécond en compositions latines tant que les jésuites furent chargés de l'éducation, le Portugal donna des imitateurs aux poëtes du beau siècle. Sept volumes in-4°, que je viens d'analyser, attestent le goût de ses habitants pour cette belle langue. Avec de pareils maîtres, la jeunesse suivait les traces glorieuses de ses aînés. Mais après que, victimes des menées d'un ministre irréligieux et pervers, les maîtres eurent forcément quitté le Portugal et leurs élèves, la flamme poétique cessa d'y brûler; et là, comme en France, elle s'éteignit, sans qu'une circonstance soit parvenue à la rallumer sous le règne de leurs successeurs.

Depuis ce moment, déshérité de sa gloire passée, ce royaume n'a pas produit un seul homme qu'aient fait connaître des essais de poésie latine : les élèves sortis de l'Oratoire n'ont pas laissé le plus léger souvenir qui rappelle leurs devanciers. Pendant un long espace de temps, le silence a régné sur le Parnasse latin en Portugal. Ce n'est qu'en 1800 que Lisbonne entendit un enfant du Brésil emboucher la trompette héroïque. Et quels faibles sons encore il en tira! et qu'il est loin de son ouvrage à la Chauléide, tout imparfaite qu'elle est! Son imagination est terne, son vers mal tourné. Dans sa composition, il a oublié que le paganisme n'est plus de mode, et qu'une tempête où interviennent Nep-

tune et Pluton touche de près au ridicule. Employer encore la mythologie, c'est oublier son pays et son siècle.

Mais qu'était donc ce poëte ? Une préface aurait été nécessaire pour nous donner quelques renseignements sur sa famille, son éducation, et les motifs qui l'engagèrent à quitter sa patrie : il n'en est pas plus en tête de l'original que de la traduction portugaise. Ce que l'on sait sur son compte, c'est qu'il était d'une contrée qu'avaient civilisée les jésuites, qu'il fit au Brésil ses études, et qu'il acquit certaine facilité à composer péniblement des vers latins ; que, venu en Portugal, attiré par le besoin ou l'ambition, il profita, pour flatter le ministre, de l'expédition entreprise contre Tripoli ; qu'il donna, contre toute vérité, un certificat de capacité à Souza, et reçut, pour récompense de ses éloges, une faveur qui semblerait parmi nous une sanglante épigramme : car son Mécène le renvoya professer à Bahia, sa patrie, une classe de grammaire latine. Voilà le prix qu'obtint François Cardoso pour les louanges prodiguées à un homme aussi pauvre littérateur que pauvre ministre.

Lisbonne vit paraître en 1800, à l'imprimerie royale, la première édition de cet ouvrage, dont la célébrité n'a pas franchi les limites de cette partie de la Péninsule. Des hommes familiarisés avec les

richesses littéraires du Portugal ignoraient son existence; et M. Chodko, qui, dans la Biographie universelle, a énuméré les diverses compositions du poëte Barbosa du Bocage, n'a pas parlé de la traduction qu'il a faite en vers portugais d'un poëme qui, sans réputation en Europe, pourrait être encore un titre de gloire pour le Brésil.

Cardoso mérite-t-il d'être entièrement oublié? Cette question est résolue : un poëte renommé sur les bords du Tage, Barbosa du Bocage, s'est prononcé à cet égard; et, pour que son opinion ne fût pas un mystère, il s'est chargé d'improviser une version qui semblerait prolixe à qui met le portugais en regard du latin. Quel motif a pu la lui commander? Dirai-je qu'il a voulu être courtisan, et songer à sa fortune en songeant à son prince? Il en est un plus noble et plus digne de lui; c'est un sentiment patriotique commun à ses devanciers, et qui, sans doute, ne lui est pas étranger. Il a voulu faire connaître un poëme qui retrace un fait honorable, tout mince qu'il est, à ses compatriotes, et lui donner, dans une traduction portugaise, des lecteurs que ne lui aurait pas donnés le texte latin. A la lecture de cette version généralement fidèle, on regrette que l'auteur n'ait pas employé son étonnante facilité à rendre dans sa langue maternelle la Chauléide : le fait est bien autrement important, et

la composition, malgré ses défauts, offre bien plus d'intérêt. Ç'aurait été attacher à une grande entreprise son nom, qui ne l'est qu'à des bagatelles.

Je finis. Un traducteur, quand il prononce sur l'original dont il a entrepris la version, est souvent accusé de partialité, et son travail semble presque toujours être le fruit de l'admiration et de l'engouement; cependant je ne laisserai pas entièrement au lecteur le soin de juger ce poëme, inconnu jusqu'ici parmi nous. Quelque confiance que j'aie dans l'opinion qu'en a conçue M. Ferdinand Denis, je suis loin de l'adopter, parce qu'elle n'est que l'effet d'un ouï-dire; et je plaindrais le Brésil, s'il n'avait rien de mieux à présenter à l'approbation de l'Europe que l'ouvrage de M. Cardoso. La marche en est embarrassée, le style peu poétique : il n'est pas un ennemi qui rivalise avec Campbell, un vaisseau qui soutienne un coup de canon, un Portugais qui ne soit sacrifié à l'Anglais chargé du commandement.

Pourquoi, demandera-t-on, le traduire? Je l'ai déjà dit : c'est moins pour y voir un ouvrage parfait qu'un ouvrage inconnu. Hélas! tel est peut-être le sort qui, malgré mon travail, lui est encore réservé.

OBSERVATIONS.

I.

L'auteur n'a indiqué les personnages qu'il a mis en scène que par leur nom de baptême, et les a condamnés ainsi à perdre le fruit et la gloire de leur courage. Pour moi, à l'exemple de M. Barbosa du Bocage, je leur ai rendu celui de leur famille, et je les ai mis à même de jouir exclusivement de leurs exploits, sans qu'un prétendant vienne, sans titre, se les attribuer. Ainsi :

V. 152, Donaldus..	C'est Campbell, le héros du poëme.
— 288, Oliva......	— Michel-Joseph de Oliveira Pinto.
— 313, Petrus....	— Da Silva.
— 514, Ludovicus...	— De França.
— 514, Joannes...	— Da Rocha.
— 516, Homo.....	— De Magalhaes.
— 728, Lima.....	— Marquis de Niza.

II.

L'édition de Lisbonne présente dans la pièce que je reproduis, p. 50, v. 35 de la préface, deux incorrections évidentes. La première me semble le fait de l'imprimeur : *Ponderis hospitio* est inintelligible. *Ponderis auspicio*, ou *auxilio*, le serait moins, et présenterait un sens d'accord avec la pensée du poëte. Cependant je n'ai pas osé admettre ce changement dans le texte.

OBSERVATIONS.

III.

L'autre incorrection appartient à l'auteur : dans ce vers,

> Nec melior *Felem* sors excipit : *efferus ille*
> Incidit in dentes, rabidorumque ora molossûm ;

Macedo fait le mot *Feles* masculin, et se met ici dans une contradiction évidente avec tous les dictionnaires que j'ai pu consulter, et avec les prosateurs et les poëtes qui l'ont employé. Pour l'honneur de Macedo, je désire me tromper, et voir ici mon savoir en défaut.

IV.

Je ne terminerai pas cette préface sans réparer un oubli involontaire. Les *Soirées Littéraires* sont un recueil précieux à tout ami des latinistes modernes. C'est à leur savant rédacteur que j'ai dû, en partie, de les connaître et de les apprécier. Ces grandes collections qui, sous le nom de *Deliciæ poetarum*, contiennent les titres poétiques de la plupart des nations lettrées, M. l'abbé Coupé les a soigneusement explorées. On croira sans peine qu'il n'a pas oublié les poëtes portugais. Dans le dessein d'en parler également, comme lui j'ai recouru à l'édition qui les renferme, comme lui je les ai lus et jugés; en sorte qu'une partie de ma préface ne semble qu'une copie de la sienne. J'ose pourtant déclarer que j'ai seulement emprunté la nomenclature à mon devancier; j'avouerais, sans rougir, mes emprunts, s'ils étaient réels; d'ailleurs, les pièces de conviction sont entre les mains du lecteur. Le onzième volume des *Soirées Littéraires* le mettra à même

de prononcer. Mon seul regret, c'est que la ressemblance ne soit pas plus parfaite. Mais M. l'abbé Coupé n'est pas un homme qu'on puisse facilement égaler : tel est le jugement de quiconque a eu, comme moi, le bonheur de le connaître.

FIN.

EXPÉDITION

DES PORTUGAIS

CONTRE TRIPOLI.

POËME.

CARMEN HEROICUM

DE REBUS

A LUSITANIS

AD TRIPOLIM GESTIS,

JOANNI SEXTO PORTUGALLIÆ PRINCIPI

D. O. C.

J. F. CARDOSO,

REGIUS LATINÆ LINGUÆ PROFESSOR

SOTEROPOLI BAHIENSI.

Tu ne, Musa, time, fidens tua plectra moveto.
Ardua si tentas, haud viribus æqua, labori
En deus aspirat, cui non certaret Apollo,
Non Heliconiadum turba ingeniosa sororum.
Pindum, ac Parnassum vani lusere poetæ;
Nusquam Hippocrene: solio tibi manat ab alto,

EXPÉDITION
DES PORTUGAIS
CONTRE TRIPOLI,
POËME HÉROÏQUE

DÉDIÉ A JEAN SIX, ROI DE PORTUGAL,

PAR JOSEPH-FRANÇOIS CARDOSO,

PROFESSEUR ROYAL DE LANGUE LATINE

A SAN-SALVADOR, PROVINCE DE BAHIA.

Muse, bannis la crainte, et touche hardiment ta lyre. Si l'entreprise est difficile et supérieure à tes forces, voilà qu'un dieu te seconde, un dieu qui l'emporterait sur Apollon et le chœur entier des doctes sœurs. Ainsi que le Parnasse, le Pinde est un songe des poëtes, l'Hippocrène une chimère. Pour toi, descend des hau-

Quæ tardam exacuat felix audacia mentem.
Hac secura voles, tranareque nubila cœli,
Et pelagus valeas; valeas arcana subire
Incertæ nondum famæ corrupta loquelis.
Se quasi frustrari libeat, præsentia vatum
Numina sollicitent alii, laticesque requirant
Aonios: vero qui numine parva Joannes,
Cum velit, extollat, præcelsa teratve, canenti
Dexter adest, nutuque silens jubet alta benigno,
Unde tibi virtus, mens unde est, spiritus unde.

Jamque ardent animi præclara sub auspice tanto
Dicere, magnanimûm laudes celebrare virorum:
Qua gens perfidia, quo crimine Maura nefando
Pectora Lusiadum veteri succenderit igne,
Quasve novas dederit pœnas odiosa propago;
Donec in officium Mavors rediisse coegit.
Ficta procul: sincerus amat sincera Joannes.

teurs du trône une heureuse hardiesse, qui va ranimer ton ardeur amortie. Tu pourras sans crainte, à son aide, prendre l'essor, et, traversant les nuages et les mers, pénétrer des mystères que n'a pas encore altérés la renommée mensongère. Que d'autres, jaloux d'échapper à eux-mêmes, implorent les dieux protecteurs des poëtes, et recherchent les sources d'Aonie : un prince, ou plutôt un dieu, qui, à son gré, relève la faiblesse, abat la grandeur, soutient l'ami des vers, et, calme et bienveillant, ordonne de chanter les hauts faits, Jean va te donner à la fois force, ardeur et génie.

Déjà, sous ces glorieux auspices, je brûle, panégyriste des héros, de célébrer leurs exploits; je dirai par quelle perfidie et quel forfait horrible le Maure réveilla dans l'âme du Portugais son antique valeur, ou quel nouveau châtiment frappa cette odieuse race jusqu'au moment où Mars la força de reconnaître des lois. Loin d'ici la fiction! véridique, Jean n'aime que la vérité.

Labitur in medias terras ubi longius æquor,
Cujus ad os validas fertur posuisse columnas
Amphitryoniades, jacet urbs antiqua, ruinis
Se veluti retrahens Byrsæ, Trinacria longe
Littora prospectans; opulenta et nobilis olim,
Dum non armato Navarrus milite pressit;
Nunc tantum sinus, et statio malefida carinis.
Hinc solet infestas cava trabs agitare rapinas;
Huc redit exuviis miserorum læta cruentis :
Nec solis gaudet spoliis, in vincula mittit
Imbelles, pecoris quos aut divendit ad instar,
Servitio aut premit indigno teterrima proles,
Naturæ probrum, labes ratione fruentum.
Hoc decus, hic illis honor, hæc laus dira relicta est.

Eminet imperio præstans feritate tyrannus,
Obscœnæ stirpis custos obscœnior ipse.
Perfidus hic teneris versare peritus ab annis
Omne nefas, temere fas omne abrumpere doctus,

A l'endroit où pénètre au sein des terres cette mer qui, dit-on, vit Hercule élever, à son entrée, d'immuables colonnes, gît une antique cité qui semble sortir des ruines de Carthage, et regarde les rivages lointains de la Sicile : riche et fameuse autrefois, avant que l'Espagnol l'entourât d'une soldatesque armée, elle n'est plus qu'une rade, un abri peu sûr pour les vaisseaux. De là s'élance la poutre creusée en navire à la poursuite d'une proie ennemie : là elle revient, chargée des dépouilles sanglantes des malheureux. C'est peu de ces dépouilles : elle enchaîne les victimes, les vend comme de vils troupeaux, ou les écrase du poids d'une honteuse servitude, cette race cruelle, l'opprobre de la nature, le rebut des êtres raisonnables : voilà son ambition, son mérite et sa gloire.

Sur le trône siége un cruel tyran, d'un peuple hideux maître plus hideux encore. Instruit, dès ses jeunes ans, à couver tous les crimes et violer toutes les lois, il n'est pas de forfait qu'il n'exécute,

Quod non arripiat, crimen non prospicit ullum;
Et si quod videat se præteriisse, dolebit.
Prodigio similis, magnum nisi sparsa per orbem
Fæx hominum hæc esset, potius ferienda securi
Quæ fuit, urbanis ultro quam digna citroque
Officiis, nedum sociali fœdere jungi!
Quod si aliter visum rerum moderantibus axem,
Lux veniet, spero, libeat cum finibus exul
Extremas immite genus detrudere in Arctos,
Qua trahit hybernus torpentia plaustra Bootes;
Seu Notus unde recens bacchatur, inhospita tellus
Hos sibi conquirat cives, teneatque per ævum:
Sive habitent saltus, furtivoque antra recessu,
Sanguinem ubi pascant socii, nova monstra, ferarum,
Ungue rapace quibus præeunt, virtute minores.
Cum scelus ingenium est, nihil inde evolvitur æqui;
Jam natura malas nequit obliviscier artes:
Nam quî pœniteat morum, per sæcula postquam
Invaluit, totosque lues descendit in artus?
Crimen ubi donis cumulatur, casta laborat

dès qu'il l'imagine : et quel regret il éprouve, s'il en est qui lui échappe! Qui le croirait, si, par tout l'univers, n'était pas répandue cette lie de l'espèce humaine, plus digne d'éprouver les coups de la hache qu'une mutuelle bienveillance, ou cette foi jurée qui unit les nations?

Si les arbitres du monde en ont autrement décidé, il viendra, je l'espère, le jour de la vengeance : ils seront, ces barbares, relégués sur les glaces de l'Ourse que fend le char paresseux du froid Bootès, dans cette terre inhospitalière qui, le théâtre des premières fureurs du Notus, conservera à jamais ces nouveaux citoyens, dans les repaires des forêts et des antres, où s'abreuvera de sang cette monstrueuse race, plus rapace et moins généreuse que les bêtes féroces, ses compagnes.

Quand le crime est un penchant inné, qu'en attendre de juste? La nature ne peut, dès lors, oublier sa perversité; et le remords est impossible, quand, enracinée par les siècles, la contagion envahit tous les

Esurie Probitas, vulgo exagitata procaci?
Barbara progenies inversis omnia dicunt
Nominibus : justa oderunt, injusta probantes.
Ardor is est sceleris, sic noxæ prævalet usus,
Ut perpetrandi facinus non tempus omittant,
Vel prædæ rapti stimulis, vel amore nocendi;
Interdum ne aliquid videantur ferre decori.

Quam non hæc reddam fallaci pectore, nemo
Non norit : quales mendax emiserit auctor,
Hæresis infandæ comites, Mahometus alumnos,
Auribus atque oculis tantummodo nesciet expers.

Quæ nuper, generose Donalde, immania turpi
A grege pertuleris, quas dic fraudesque dolosque!
Quot varios casus, quot adire pericla, labores,
Teque, tuosque ducis perjuria fœda bilinguis
Impulerint, animo tamen omnia victa potenti!

membres. Des présents accordés au coupable livrent à la faim l'incorruptible Probité, qu'outrage une insolente populace. Chez un peuple barbare, les vrais noms sont changés : on hait l'équité, on applaudit l'injustice; et telle est la fureur pour le crime, tel l'empire d'une malfaisante habitude, qu'il saisit toute occasion de le commettre, entraîné qu'il est par la soif du butin, la rage de nuire, et quelquefois par la crainte de paraître vertueux.

Ce tableau n'est pas l'ouvrage de l'imposture, on le sait. Quels disciples, quels complices a formés Mahomet, l'artisan menteur d'une monstrueuse hérésie, celui-là l'ignore seul, qui a perdu la faculté et de voir et d'entendre.

Dis-nous, magnanime Campbell, les tourments que t'a fait subir cette horde brutale, les artifices et les trahisons, les dangers et les fatigues auxquels t'ont exposé, toi et tes compagnons, les indignes parjures d'un perfide tyran, et dont a triomphé ta grande âme. Décoré du titre glorieux de commandant su-

Eximio imperii summi decoratus honore,
Obtuleras ultro pacem, quam Barbarus ipse
Suppliciter, magno rege auxiliante, petebat.
Lex non ulla fuit levior : quod dedere Gallos,
Offenso domino, læsis pariterque Britannis
Fœdere conjunctis, Tripolinæ in mœnibus urbis
Comiter exceptos festinet : et illico voti
Se putet esse reum; accipiat dextramque, fidemque
Principe ab Augusto, fulvis pretiosus arenis
Quem Tagus observat; Gangesque Nilusque veretur;
Subditus immensas resonantia in æquora Gurges
Volvit Amazonius, nec non argenteus undas.

Regulus acclamat gaudens, ardetque pacisci.
Jam properat, fortemque virum studiosus in aulam
Invitat; quidquid mens suggerit atra, paratus
Exercere prius, quam consentanea vero,
Commoda multa sibi quantumvis afferat, optet.

Haud mora : quid tristes arces fatale minentur,
Quidve domus ferat ambigua, imperterritus heros

prême, tu avais offert au Barbare la paix, qu'il demandait suppliant et protégé d'un grand roi. Jamais condition moins dure : qu'il livre les Français, accueillis avec bienveillance, en dépit de son maître, et des Anglais ses alliés, dans les murs de Tripoli : point de délai ! ses vœux seront soudain accomplis, et, pour gage, il aura la main et le serment d'un prince auguste que révère le Tage riche d'un sable doré, et qu'honorent, fleuves soumis, le Nil et le Gange, l'Amazone et la Plata, qui roulent au sein des mers orageuses l'immense volume de leurs eaux.

Le tyran pousse un cri de joie, et brûle de stipuler. Déjà même il invite le héros, et le presse de se rendre au palais. Tout forfait que lui suggère son âme, il est prêt à l'exécuter : tenir un serment, malgré ses nombreux avantages, n'est pas dans sa pensée.

Bravant alors les dangers dont le menacent le bronze de la forteresse et les piéges que recèle le palais, le héros marche, sans peur, au séjour du tyran. Tel osa

Nequaquam metuens, hostiles tendit in ædes.
Talis acerbati Carolus prorupit in hostis
Ora, domumque audens, solus, post multa regressus :
Seu talis monitu contempto Cæsar amico,
Barbara conflantem celeravit adire senatum,
Vincere consuetus vultu, indocilisque timere.

Imperat interea puppi legatus in alta;
Dum redit ille, valet si forte redire superstes.
Nocte vigil memores solerti pectore curas
Pertractans, animoque æger, spem fronte serenat.
Ni regredi liceat, cum jam lux alma resurgat,
Inducatque novum terris aurora decorem,
De se nil curans absente, irrumpere in hostes
Dux jubet invictus, toto quo robore possint.
Pro nihilo sibi vita fuit, potiora tuenti.
Nam pede quam celeri fugiunt hæc munia lucis!
Quam si fama silet prænuntia, maxima parvis
Nomina nominibus miscent oblivia Lethes,
Haud acrem latet ingenio, cui gloria cordi est.

Charles XII, seul, d'un ennemi irrité affronter la face et la demeure, et revenir après mille périls : tel encore César, contempteur des conseils d'un ami, courait au sénat, où couvaient des projets homicides; César, accoutumé à vaincre d'un coup d'œil, et repousser la crainte.

Sur le vaisseau commande un lieutenant jusqu'au retour du héros, s'il revient la vie sauve. Pour lui, éveillé, prévoyant, il roule en son âme mille soucis : l'inquiétude est dans son cœur, la sérénité sur son front. S'il n'a pas reparu quand renaîtra la lumière, et que l'aurore rapportera la clarté sur la terre, l'invincible Campbell, sans égard à lui-même et à son absence, lui prescrit de lancer contre les Barbares ses forces réunies. Pour lui, occupé d'un plus grand intérêt, l'existence n'est rien. La vie fuit d'un pas si rapide! Si la messagère des événements, la Renommée, ne la raconte, le fleuve d'oubli engloutit les plus beaux noms avec des noms sans éclat : ce n'est pas là un mystère pour l'amant de la gloire. Les plaisirs qui

Rejicit in vulgus tangentia gaudia sensus:
Grandibus addictus, lethum, et vulgaria temnit,
Ætates, fato major, victurus in omnes.

Quid Fabios memorem redimentes prælia solos?
Quid regem, cives moriens qui reddit ovantes,
Ultimus imperio Cecropis dominatus in agris?
Quidve feram Juvenes, mactant qui densa cadentes
Agmina, flumineos potando morantia cursus,
Centuplicem decies numerum, mirabile dictu?
Quot nusquam, nullo quis tempore millia duxit?
Nil veterum monumenta docent illustrius; imo
Firmius haud quidquam, quidquam vehementius ausit,
Nobiliusque sibi jam fingere mascula virtus.
Quæ tamen apparent rerum transcendere metas,
Monstrat, qua peragi possint ratione, Donaldus;
Et Codro, et Fabiis, Lacedæmoniæque Juventæ

affectent les sens, il les abandonne au vulgaire : attaché à ce qui est grand, il méprise la mort et des intérêts passagers, et vivra, supérieur au destin, dans les âges futurs.

Parlerai-je des Fabius, soutenant seuls le poids de la guerre? de ce roi qui, dernier maître d'Athènes, donna, par sa mort, une victoire à sa patrie? de ces jeunes héros immolant, à l'instant de leur trépas, d'épais bataillons qui, dans leur soif, tarissaient les fleuves, et surpassaient mille fois le nombre de leurs rivaux? Jamais, ô prodige! siècle ni contrée n'en vit autant suivre un chef au combat. L'antiquité n'offre rien de plus éclatant; et le plus mâle courage n'oserait imaginer plus de fermeté, d'audace et de grandeur. Quel moyen peut surmonter des obstacles qui semblent insurmontables? Campbell l'apprend à l'univers. A peine laisse-t-il aux Codrus, aux Spartiates, aux Fabius, la seconde place parmi les héros.

Codrus, par sa mort, assure un triomphe à sa patrie : sacrifice glorieux! mais, citoyen à la fois et

Magnum est; sed populo debebat talia civis,
Et ductor, monitis etiam signata deorum.
Romanos inimica senex in castra simultas,
Et palma expectata, et non dubitabile traxit
Nominis augurium, nullo delebilis ævo;
Tum patriis pulchrum occidi succurrit in armis.
Quæ se, quæque deos, quæ natos, atque parentes,
Uxoresque tuebantur, pro parte virili
Angustas presso propugnavere Lacones
Si pede Thermopylas, sibi dulcia fortiter ipsos
Defendisse patet; quodque aspera fata levaret,
Cum cecidere, datum est, ut non morerentur inulti.

At meliora quidem circumstant omnia factum
Egregium, immortale, mihi quod ferre per orbem
Contigit invalido, valido grave pondus Atlanti.
Non hic illecebris, ut fit, jucundior ullis;
Nuda sed occurrit, per se pulcherrima, virtus.
Pectore nequitiem, quam vocibus improbat, odit,

commandant, il le devait à son peuple, et les dieux lui prescrivaient cette conduite. C'est dans le camp ennemi qu'entraînent les Romains une haine invétérée, l'espoir d'une palme glorieuse, l'infaillible présage d'un nom ineffaçable, ainsi que la pensée d'une mort belle à subir pour sa patrie. Si des Thermopyles, le rempart de ses dieux et de ses enfants, de son épouse, de sa famille et de soi-même, le Spartiate, en héros, et de pied ferme, défend l'étroit passage, il combat pour des objets qui lui sont chers; et s'il meurt, un adoucissement à sa cruelle destinée, c'est qu'il lui est donné de ne pas mourir sans vengeance.

Mais de plus belles circonstances entourent l'exploit glorieux, immortel, que je dois, poëte impuissant, retracer à l'univers, et dont le poids accablerait Atlas. Ce n'est pas fardée, selon l'usage, d'agréments empruntés, c'est nue et belle d'elle-même, que se montre ici la vertu. Le cœur de Campbell déteste le crime que maudit sa bouche, et ne l'honore, la vertu, que par amour de la vertu même. Ce qui, d'ordi-

Virtutemque colit, virtutis amore, Donaldus.
Nil, raptare solet quod maxima in omnia mentes;
Nullus amor patriæ, vindictæ nulla cupido,
Utilitas, aliusve furor commovit agentem.
Ante oculos habuit tantum, quod munus obiret,
Eventus quicumque foret, quodcumque periclum.
Heu! quod concilium horrendum jam mente volutat,
Quot struit insidias! plebs undique convenit exlex!
Seque inter furtim venturo retia tendit.
Exultant præda : plus indulsisse videtur
Ingenio, summisque efferri laudibus ille
Dignior, inventum cujus sit atrocius, ore
Qui vomit impuro novum et execrabile quoddam,
Flagitium insolitum, rabida plaudente corona.
Hic monet, invisam pedibus vix tangat arenam,
Excipere incautum ferro, lacerumque propinquas,
Horresco referens, dispergere corpus in undas :
Hic mavult, immissa cohors in fœdus euntem
Hinc telis atque hinc subito quod figat acutis,
Securus mediam cum progredietur in urbem :

naire, exalte les âmes, amour de la patrie, soif de la vengeance, intérêt, ou tout autre mobile, n'inspire pas sa conduite : il n'a sous les yeux que le devoir qu'il doit remplir, quels que puissent être le danger et l'issue.

Hélas! quel horrible dessein roule dans sa pensée, que d'embûches prépare cette horde sans loi, de toute part accourue! Elle concerte, pour l'arrivée du héros, mille piéges secrets, et déjà s'applaudit de sa proie. Il semble avoir donné carrière à son imagination et mériter plus d'éloges, celui qui, plus fécond en noirs projets, a vomi d'une bouche impure, aux applaudissements d'une horde frénétique, un forfait exécrable, ignoré, sans exemple.

« Qu'au moment, dit l'un, où son pied touchera
« le rivage, un glaive subitement l'atteigne, et que
« les débris de son corps, je le dis avec horreur,
« soient semés dans les ondes voisines. — Plutôt, dit
« un autre, que de cent côtés à la fois, quand, pour
« traiter, il s'avancera sans crainte au milieu de nos

In caput, alterius monitu, violabile nulli,
Pulvere nitrato prægnans, cava fistula mortem
Eminus ejacularetur : seu tramite subter
In terram ducto, qua vir procedat, oportet,
Nonnullo suadente, latens erumperet ignis :
Atque alia eructant alii, superanda vicissim :
Perversas adeo mentes habet æmulus ardor
Crimina patrandi, sic dulce est dedecus illis!

At Deus omnipotens molimina cuncta fefellit.
Tale vir induitur decus, observantia vultus
Tanta est, ut media medios in luce per hostes
Conspicuus, damno spatietur sospes ab omni.
Non, nisi magnorum scelerum bene cognitus usu,
Exitiale nefas peragendum suscipit ullus.
Cum tamen in prædam mens involat improba, mirum!
Dextera consilio refugit servire maligno
Sævit in officium lethale ter apta voluntas,
Carnificum inclemens animo ter linquitur agmen,

« remparts, une tourbe meurtrière le perce de traits « aigus. — Que sur sa tête, tout inviolable qu'elle « est, dit un troisième, un tube, gros de nitre pou- « dreux, lance de loin la mort. — Un dernier veut « encore que, dans un sentier ménagé sous la terre, « tout à coup, sous les pas du guerrier, éclate une « flamme inaperçue. » — Des crimes sont proposés qu'effaceront d'autres crimes, tant ces âmes perverses rivalisent d'une homicide ardeur! tant l'infamie est chère à ces barbares!

Mais le Tout-Puissant a trompé leurs efforts. Telle est la noblesse de son attitude et la dignité de ses traits, que, au milieu du jour, entouré d'ennemis, il marche visible à tous les yeux, et garanti de tout danger. Qui oserait, s'il n'a l'habitude des grands crimes, se charger de l'exécution d'un pareil attentat? Quand un cruel assassin s'élance sur une victime, le bras (qui le croirait?) se refuse à seconder un si noir projet. Trois fois une volonté prononcée va porter le coup mortel, trois fois le courage aban-

Ter manibus trepidis penetrabilis excidit ensis :
Invitisque dolis, insignem victor inermis
Ducit inoffensus per compita cæca triumphum.

Limina jamque subit, Caco haud indigna, tyranni;
Sive ut paciferæ det amicum pignus olivæ;
Seu, reboante polo, missurus fulmina belli.
Quid cessas? quid jam, vir magne, tonitribus aures
Non quatis insanas? Quid stant fera mœnia? Quare
Vela Noto sinuosa intendens, regia nondum
Fulgurat horrendum navis? Credisne futurum,
Ut reperire fidem semel his tibi detur in oris?
Nunquam, post homines natos, Astræa scelestas
Visa fuit coluisse plagas, ubi pacta, fidesque
Cardine versantur duplici, pretiove, metuve.
Eia age, rumpe moras ; generi ne parce nefando.
Muneribus certent alii : tu, cuspide, flamma.
Omnia quæ subigit, ratio civilis agendi,
Non hic componat secum pugnantia verba :
Detestanda nihil, præter vim, turba veretur.

donne la horde meurtrière; trois fois, près de frapper, le glaive échappe à la main effrayée; et, malgré les embûches, le héros, sans armes et sans obstacles, passe, triomphant, sur des places dangereuses.

Bientôt, entré au palais du tyran, palais digne de Cacus, il va lui présenter l'heureux symbole de la paix, ou, des foudres de la guerre, faire retentir le ciel. Guerrier fameux, qui t'arrête? Pourquoi ne pas frapper de tes bronzes tonnants les oreilles ennemies, et laisser encore debout ces remparts menaçants? Pourquoi, déployant aux vents ses voiles sinueuses, le vaisseau de ton roi ne lance-t-il pas ses foudroyants éclairs? Crois-tu que, sur ces bords, il te soit jamais donné de trouver la probité? Non, depuis la naissance des hommes, Astrée ne parut jamais habiter ces plages criminelles, où tournent, sur le double pivot de l'intérêt et de la crainte, les traités et la foi. Il faut agir; ne tarde plus, et garde d'épargner cette horrible peuplade! Laisse à d'autres les présents; recours, toi, au fer, à la flamme : qu'habile à tout

Obsecrat assiduus tutæ dum fœdera pacis,
Barbarus effugia exquirit, disturbet ut unam,
Ad rem qua tantum veniat sententia, legem.
Non quod sollicitus Gallos sibi quærat amicos;
Sed modo ut inveniat, quo pacto imponat utrisque:
Frustra: circumspecta præest sapientia dictis:
Callidus, objecit quæcumque dolosa, retundis.

Quam male conveniat, primo, quem obtendit, honori,
Communem sociis, et, cui parere tenetur
Subjectus, regi, sociasse penatibus hostem,
Ostendis; concertatos dein puppibus altis
Pollicitus, quondam nulli data gloria, captos
Mittere barbata ad dominum comitante caterva;
Nam, post multa vafer, dominum prætexit et ipsum:
Nulla reliquisti, vero quæ opponere posset.
Se tamen obfirmat, causisque resistit in isdem;
Non secus, ac surdo, aut si fiant verba sepulto.
Altius hæc prævisa tibi, Maurusia quorsum,

aplanir, la politique n'arrange pas ici des paroles que dément la vérité : il n'est que la force pour effrayer ces monstres. Alors que ses instances réclament une paix assurée, le barbare épie le moyen d'anéantir la condition sur laquelle seule peut reposer un accord : ce qu'il cherche, ce n'est pas un ami dans le Français ; c'est le secret d'en imposer également à deux peuples. Mais en vain : discret et sage, tu pèses tes paroles ; et tu sais réfuter tout ce qu'allègue sa duplicité.

Tu lui montres combien sied peu, à l'honneur dont il se targue, d'avoir admis dans son palais l'ennemi commun de ses alliés et du prince à qui il doit obéissance, puis de promettre (promesse restée toujours sans effet) d'envoyer à son maître, sous une hideuse escorte, les captifs réunis sur la nef portugaise. Car, après mille défaites, le perfide allègue aussi les ordres de son maître. Mais tu ne laisses rien qu'il puisse opposer à la vérité. Cependant il insiste, et s'appuie sur les mêmes motifs. On dirait que d'un sourd ou d'un mort tu réclames l'attention.

Experto, rabies in fas pervadat, et æquum;
Natura indociles plus indulgentia quanto
Difficiles animos reddat : sed Marte feroci
Subversurum operum moles, atque impia letho
Corpora, sic meritos juvenesque, senesque daturum,
Cuncta prius tentare juvat : si forte disertis
Vocibus edictos miserandæ stragis acervos
Formidet genus ignavum; neque sanguine mixto,
Proh dolor! humano, pigeat vidisse rubore
Cærula tincta novo, terrasque cruore madentes.
Quid vero pietas prodest? spes interit omnis;
Curæque, ærumnæque ingentes irrita cedunt.
Nequicquam gemitus imo de corde petitos
Edis : inhumanos opus est advertere in hostes.

Tum demum indignans, hostilia concipit heros :
Omnia mente putat temeraria gentis iniquæ;
Horrida tecta, urbemque feram, portusque relinquit.
Supplicibus facilem nuper, nunc ardor adurit
Calcandi tumidos : veluti nemoralibus umbris,

L'expérience t'a prouvé les atteintes que porte à la justice et à l'équité la fureur du Maure : indocile par caractère, l'indulgence fortifie encore son penchant à la révolte. Près de renverser par une guerre dévastatrice des édifices immenses, et de livrer à une mort méritée des êtres impies, jeunes gens et vieillards, tu recours à de nouvelles tentatives ; tu espères que la peinture éloquente du carnage et des cadavres amoncelés portera l'effroi en des âmes pusillanimes, et t'épargnera le regret de voir encore vainqueurs et vaincus rougir de leur sang les plaines de la terre et de l'onde. Mais que te sert la pitié? Toute espérance a disparu ; les soins et les efforts s'évanouissent impuissants. En vain, du fond de ton cœur, tu tires des gémissements ; il te faut sévir contre de cruels ennemis.

Alors enfin la colère inspire au héros la vengeance : à la pensée des crimes de cette gent inique, Campbell abandonne le palais, et la ville, et le port. Naguère il écoutait la prière, il brûle aujourd'hui de terrasser l'orgueil. — Ainsi, dans sa marche en d'épaisses forêts

Aut cum per Libycas fertur jejunus arenas,
Rex leo fastidit generosus, calle viator
Corpore qui jacuit pavidus; truculentus at ipse,
Quem videt adversum, frendens evertit, et audax,
Quo plures oppugnabunt, magis æstuat ira;
Nec, jaculis acies horrens si provocat unum,
Segnior aggreditur moriturus in arma decore.

Ære salutanti, plausuque sequente faventum,
Ecce statim malo signum diverberat auras
Sanguineum, non enarrabilis omina cædis.
Turba modum nescit: Martis certamina poscunt.
Omnia rite parant; describitur ordine munus
Cuique suum, navis dum pandas explicat alas.
Fax manibus lucet: reseratis ænea centum
Ora patent foribus, volucrem minitantia mortem.

Jam tremit urbs infida, manus ad sidera tollens;
Jam confessa nefas, in semet probra retorquens,
Orantes mittit supplex breve tempus, anhelis
Quo requies animis, liceatque timore solutis

ou sur les sables de la Libye, le roi des animaux, généreux malgré sa faim, dédaigne le voyageur que la crainte étend sur la poussière; mais, irrité à la vue de la résistance, il rugit et renverse : plus les assaillants sont nombreux, plus sa fureur est vive; et seul, sur le bataillon, hérissé de javelots, qui le défie, hardiment élancé, il va mourir avec gloire.

Tout à coup, au bruit de l'airain, aux applaudissements qui l'accompagnent, voilà que, déployé, sanglant, sur le mât, un drapeau fouette les airs et présage un effroyable carnage : le Portugais ne connaît plus de mesure, et demande le combat. Bientôt tout est disposé; à chacun est marqué son emploi; les voiles sont tendues; dans les mains la mèche s'enflamme, le bronze ouvre ses cent bouches, et d'une mort soudaine menace l'ennemi.

Déjà tremble et tend les mains au ciel l'infidèle cité; déjà, confessant son crime, elle en rejette la honte sur elle-même; puis, suppliante, elle envoie demander quelques délais : irrités, les esprits pourront se cal-

Consuluisse sibi : referunt concessa precantes.
Debita jampridem, duodenam tardat in horam
Pœna dolis, populo infligenda protervo.

In nubem interea nigrantem cogitur aer,
Nec dudum splendens, tristis præsagia damni.
Concio narratur procerum numerosa sub Orco
Pro consanguineis, tetrico circumdata Diti,
Christiadum in cœtum, quos Lysia nutriit uber,
Nunc vastaturos Mahometica mœnia misit,
Multa Jovem Stygium manibus rogitasse supinis;
Audiit umbrarum rex impia vota precantum;
Et famulo quem habuit propiorem, talia mandat :
Quod celer Æoliam superas apportet in auras
Ventorum hæc torvo tempestatumque tyranno
Edicenda suis verbis : « Tentare superbum,
« Tartara defraudantem animis, Acheronta perosum,
« Nil non audentem populum vada salsa carinis
« Æquorei fratris liquentia regna, subinde
« Quem vult admonitum : Sociis ut viribus ambo

mer, tremblants, pourvoir à leur sûreté. La prière obtient un favorable accueil. Douze heures retardent le châtiment qu'a depuis longtemps mérité et que va subir ce peuple insolent et perfide.

L'air cependant se condense en nuage épais, et, cessant de briller, il annonce une déplorable ruine. Au fond de l'abîme, une assemblée nombreuse réunit les chefs du sombre empire aux pieds de leur sombre monarque : c'est pour leurs frères qu'ils conspirent contre les chrétiens que la féconde Lisbonne, leur nourrice, envoie ravager une cité musulmane. Les mains tendues vers le tyran du Styx, ils lui adressent mille prières. A leurs vœux impies souscrit le roi des ombres. Le ministre placé à ses côtés est chargé de ce message : qu'il traverse les airs, et que, arrivé promptement en Éolie, il dise en son nom, à l'arbitre farouche des tempêtes et des vents, « qu'un peuple superbe, « ennemi du Tartare, auquel il ravit des victimes, ose, « dans son audace extrême, sillonner, sur de frêles « esquifs, la plaine salée, l'humide empire de son

« Indigna sibi grata loca obsidione prementem
« Exagitent mare per vastum, stridente procella,
« Rectore amisso, rupta compagine, puppem;
« Sive vadis illidendam, saxove latenti
« Præcipitem avertant pelago; fremituque rogantum
« Auxilium frustra audito, festiva bibentes
« Urbs mortem cernat mediis in fluctibus ipsos. »
Dixit, et in superas jam nuncius evolat auras;
Advenit Æoliam properans, ac jussa facessit.

Mittitur angusto jam carcere turbidus Eurus,
Obvia quæque trahens. Mollis fugit aura Favonî;
Lux fugit : horrisonum cœpit mugire profundum.
Unda tumet; totumque cito canescere pontum,
Undique præruptos videas consurgere montes.
Lignea texta gemunt; arbosque triplex momento
Huc illuc decies, jamjam lapsura, vacillat.
Utque pila si quis volitanti luderet icta,
Sidera nunc tangit, tangit nunc Tartara pinus;

« frère, et qu'il lui transmet cet avis : il faut, contre « le mortel occupé de presser, d'un siége funeste, une cité « qui lui est chère, réunir leurs forces, le poursuivre « sur l'étendue des flots, soulever la tempête ; il faut « immoler le pilote, précipiter le vaisseau contre des « bancs perfides, des écueils inaperçus, l'abîmer loin du « bord ; il faut que les ennemis aux abois demandent « en vain du secours, et que Tripoli triomphante les « voie boire la mort au milieu des eaux. » A ces mots, le messager remonte vers la plage éthérée, atteint d'un vol rapide l'Éolie, et remplit le message.

Lancé hors de son étroit cachot, l'impétueux Eurus entraîne tout sur son passage ; le zéphyr, à la douce haleine, s'enfuit, le jour s'éteint ; la mer, dans ses gouffres profonds, commence à mugir ; l'onde s'enfle et se couvre d'une blanche écume : de tous côtés on voit se dresser des montagnes liquides ; du vaisseau les ais crient ébranlés, et, dix fois dans un instant, les trois mâts vacillent, près de tomber. Pareille au ballon qui rebondit sous la main du joueur, la nef touche

Itque reditque frequens, sursum levis, atque deorsum.
Condidit ora tribus lugubris Apollo diebus;
Noctibus atque tribus sua lumina condidit æther :
Nec, violenta die veterator flabra secundo
Si tenet Hippotades, fraus est accredita cauto.
Horrida bella parans, ferroque instructus et igni,
Dum malus assimulas faciem, Neptune, serenam;
Dux jubet expertus mox proram obvertere in altum,
Ut freta permiscent iterato murmure venti :
Littoreis ne forte salis violentia molem
Turbine jactatam nimboso impingat arenis.

Huc vi, qua pollent, contendit numen utrumque :
Qua circum patuit Nereus, circumvenit horror.
Luctantur varia fratres regione furentes;
Fluctibus incursant fluctus; subito mare motu
Intremuit longum : mediæ telluris ab imis
Visceribus credas orbem Plutona movere.

tantôt les astres, tantôt les enfers : sans cesse elle va, revient, pour monter et redescendre encore. Le soleil, dans le deuil, pendant trois jours entiers a caché sa face ; durant trois nuits, la lune a dérobé sa lumière à la terre; et si, au second jour, le fils d'Hippotas vient à modérer son souffle, la ruse n'endort pas la prudence du héros. C'est la guerre avec ses horreurs qu'il prépare ; c'est du fer et de la flamme qu'il s'arme ; et tandis que tu sembles, ô cruel Neptune, rasséréner ta surface, Campbell, instruit par l'expérience, tourne soudain la proue vers la pleine mer, quand le souffle des vents bouleverse de nouveau les eaux : il craint que, emporté par la violence d'un tourbillon, le vaisseau n'aille échouer sur les sables du rivage.

Les dieux alors signalent à l'envi leur commune puissance. Sur l'espace liquide d'alentour règne une profonde horreur : de côtés divers luttent les frères irrités; les flots s'élancent sur les flots; un mouvement soudain agite l'étendue des ondes; on dirait que, du centre de ses abîmes, Pluton vient ébranler la terre. Parmi

Tot simul impulsum, qua dirigat arte magister
Præcepti lignum impatiens? Abiesque rudentesque
Haud perstare valent : antenna fragore ruinam
Ingentem traxit, lacerataque vela susurrant.

Curarum, hæc inter, minime vir mole gravatus
Omnibus acer adest, partes divisus in omnes;
Consilio exemploque juvans. Abit æmula virtus
In cunctos : nemo segnis : rapiuntque, ruuntque.
Ars vicit prudens; audax constantia vicit;
Atque alta æquatis jam velis æquora navis
Sulcat ovans. Nutu qui fulgida sidera torquet,
Qui mare, qui ventos, Erebum, terrasque gubernat,
Haud sinit infestos ultra nocuisse tumultus.
Namque modo ut virtus niteat memoranda virorum,
Tot licuit pugnas ventisque, undisque ciere.
Effera placatur sensim discordia fratrum :
Nubibus obductus, solito fit purior æther :
Lux redit; atque redit jucundior aura Favonî :
Ut fluctus revocet, squammosam assumere concham

tant d'assauts livrés à la fois, quel moyen reste au pilote pour diriger la nef indocile? Tout cède, ais et cordages; la vergue tombe; un vaste fracas éclate, et les voiles sifflent déchirées.

Campbell cependant ne plie pas sous le poids des soucis : à tout suffit sa vigilance; présent partout, partout il donne le conseil et l'exemple. Une noble émulation passe dans toutes les âmes. Il n'est plus d'indolents; tous s'arment, et volent au combat. Enfin triomphent l'adresse et la prudence, la constance et l'audace; et la nef victorieuse sillonne à pleines voiles l'humide empire. Le moteur suprême des astres étincelants, l'arbitre souverain de la mer et des vents, de la terre et de l'enfer, met un terme à ces funestes orages. C'est pour relever l'insigne valeur des guerriers, qu'il a permis tant de combats sur les ondes et dans l'air. Les frères irrités calment par degrés leur discorde; le ciel, qu'enveloppaient les nuages, redevient plus serein; le jour reparaît; avec lui reparaît la molle haleine du zéphyr. Pour rappeler les flots,

Jussus erat Triton; assumptaque uvidus ille
In summas emergit aquas, maria omnia circum
Voce repleturus : vox protinus attonat ingens;
Raucosque audivere sonos occasus et ortus.
Quæque suos, invita licet, petit unda receptus :
Hæc propior Siculas festina recedit in oras;
Hanc Syrtes capiunt; longinquas illa revisit,
Venerat, unde pari Tripolis pro nomine, ripas :
Oceani juxta fines nonnulla moratur;
Excita non alias fundo, quædam ima resedit.

Ergo die tandem quarta, dum barbara summis
Culminibus turba explorans, illusa putabat
Corpora naufragio fluitantia cernere longe,
Antennas, tabulasque; ut Lysia gaza per undas
Nota foret cuidam; aut qui non auderet acutum
Sic vidisse procul, demens jactabat ubique :
Nil, nisi relliquias, si cui maris ira pepercit,

Triton reçoit l'ordre de prendre sa conque écailleuse. Cet humide demi-dieu, l'instrument à la main, remonte à la surface des eaux, et va remplir de ses cris toutes les mers d'alentour. Sa voix retentit comme le tonnerre ; le couchant et l'aurore ont entendu ses rauques accents ; chaque flot se rend, quoique à regret, à son lit : l'un regagne rapidement les bords rapprochés de la Sicile, l'autre se plonge dans les Syrtes, un troisième retourne vers les rivages lointains qui portent un nom semblable, le nom de Tripoli. Celui-ci ne franchit pas l'entrée de l'Océan ; celui-là, enseveli jusqu'alors dans l'abîme, s'y replonge pour jamais.

Enfin le quatrième jour a paru : le barbare, de ses hauteurs, promène soigneusement les yeux : il croit, dans son illusion, voir flottants dans le lointain les débris du naufrage, des corps, des vergues et des tables : celui-ci reconnaît sur les eaux les trésors du Portugal ; celui-là, à l'œil moins perçant, aime à redire que le vaisseau fracassé ne ramènera sous le

Effractam laribus puppem retulisse paternis :
Laxa gubernator dat amicis carbasa ventis;
Atque eadem relegens, ad cognita littora tendit
Incassum, meritas dudum, vitantia pœnas.

Jam nox finierat; sed nondum luce corusca
Fulgor Apollineus terras complebat, et æquor;
Ut neque jure diem posses, neque dicere noctem.
Cum vero illuxit, penitus fugientibus umbris;
Et caput Eois Hyperione natus ab undis
Extulit, ipse prior velis, remisque celocem
Insignem propius vidit, nautisque videndam
Obtulit : insequitur navis : fugit illa volucris,
Agmine remorum celeri, ventisque vocatis.
Ac veluti properis quærit per inania pennis,
Vix aquilam sensit, tremefacta columba salutem;
Nec legit exanimata locum, seu lustra ferarum,
Sive nemus, seu sint magnarum tecta domorum:

toit paternel que des fragments échappés à la fureur de la mer. Le pilote livre les voiles détachées à la merci des vents; puis il les replie, et vogue en vain vers des rivages connus, qui se dérobent à des châtiments depuis longtemps mérités.

Déjà la nuit a disparu; mais le soleil n'éclaire pas encore, de ses brillants rayons, la terre et la mer : aussi ne peut-on dire s'il est nuit ou s'il est jour. Mais à peine le jour a lui et dissipé entièrement les ténèbres; à peine le fils d'Hypérion a levé sa tête au-dessus des ondes orientales, Campbell s'approche, et, le premier, aperçoit et montre aux matelots une polacre que distinguent ses rames et ses voiles. Le vaisseau portugais la poursuit; elle fuit avec une rapidité que secondent la foule des agiles rameurs et les vents invoqués. Ainsi la colombe effrayée sent à peine l'approche de l'aigle, que, à la faveur de ses ailes rapidement agitées, elle cherche son salut dans les airs; demi-morte, elle ne choisit pas son asile : qu'importe le repaire des monstres, un bois touffu, ou le toit d'un

Dummodo, quam raro! curvos eluserit ungues :
Sic ratis, exiguis pro viribus aufugit hostem
Parvula præstantem, flexis ambagibus; et cum
Non datur elabi, fragilem conterrita proram,
Jamjam hæsura vado, solitis advertit arenis.
Hic animos reparata sedet securior; altam
In brevia haudquaquam descendere posse carinam
Quippe sciens. Tum, elata fronte, insana superbit;
Prælia tum jactat; tum cristas vertice tollit;
Et quibus attingi non possit, in arma lacessit.
Haud impune quidem : nam quid mortalibus obstat,
Ut semel irarum æstus fortia pectora movit?

Extemplo, ducente scapha, exiluere phaseli
In mare veloces, flagrantes vindice flamma.
Certatim delecta phalanx incœpta capessit :
Plurima quisque dedit; nullus non magna patravit.
At laus prima tibi, cognomen Oliva Minervæ
Cui fecit, cui nunc victricia tempora cingit.

vaste palais, pourvu qu'un rare hasard la dérobe aux griffes recourbées de l'ennemi? Ainsi, autant que le permet sa faiblesse, la pauvrette, à force de détours, fuit les atteintes d'un ennemi puissant; et quand elle ne peut échapper, pour s'échouer contre des écueils, dans son effroi, elle tourne sa proue fragile vers des sables connus. Là, son courage se ranime; elle respire moins craintive, assurée qu'en ces eaux peu profondes ne peut descendre un vaste navire. Fière et présomptueuse, elle lève alors le front, menace d'une attaque, étale ses banderoles, et défie au combat l'ennemi qui ne la peut atteindre. Mais cette bravade n'est pas impunie. Quel obstacle peut arrêter un mortel, dès que son âme brûle des feux de la colère?

Tout à coup, conduits par un canot, s'élancent à la mer de rapides batelets qu'embrase une ardeur vengeresse. L'élite des guerriers portugais commence à l'envi l'attaque. Pour chacun il est des faits nombreux, pour tous des faits éclatants. Mais le premier exploit te signale, toi à qui l'arbre cher à Minerve donna

Tu cymbam ingrederis primus; tu grandine primus
Ignifera minime tardatus, verbera remi
Sæpius ingeminans, hostilia castra prehendis;
Cum perculsa manus formidine, vincula rumpit,
Navigioque simul tutam procumbit in actam :
Tuque idem primus, pariter cum fulmine fictos
Forcipe Cyclopum, globulos displodis in hostem.
Sunt majora tamen : discrimina dura supersunt,
Quæ te saxosi rapiant ad culmina montis,
Regnat ubi aurato sublimis Gloria templo,
Gemmea sceptra tenens, comitatu cincta frequenti;
Quos apud æterno perstes e marmore totus.
Non satis est tetigisse ratem; non scandere plures
Ex sociis vacuam : miscentur gaudia luctu,
Exitio quæ aliis, ut iniqua sorte juveris.
Unda repente duos tecum post terga reducit;
Undaque fluctivagos refluens ad littora volvit.
Hic sis, apparet, quantus vir; miraque fulget

le surnom d'Olive, et ceint aujourd'hui le front vainqueur : le premier, tu envahis la polacre musulmane; le premier, bravant une grêle de balles, et redoublant le mouvement de la rame, tu abordes la poupe ennemie. Dès lors, glacé de frayeur, le barbare rompt les chaînes, et va échouer son esquif, à l'abri du danger, sur le rivage. Le premier encore, tu lances à l'ennemi des balles qu'a forgées, en même temps que la foudre, la main des Cyclopes. Restent encore de plus beaux faits : de glorieux périls t'attendent, qui te conduiront au sommet de ce mont rocailleux où règne la Gloire, dans un temple doré : elle tient un sceptre de diamants; un cortége nombreux l'environne. C'est là que tu vivras immortel sur le marbre. C'est peu d'avoir atteint le vaisseau des barbares, peu de l'avoir, après leur fuite, garni de quelques compagnons. Pour l'ennemi la peine, pour toi le plaisir : le sort le frappe, et te seconde. A ta suite, l'onde soudain amène deux amis, et les roule, à son retour, vers la rive. C'est là que se montre

Hic animi virtus et corporis, una labores
Herculeos vincens, quidquid voluere poetæ.

Gens fera vicinos, Arabum de stirpe creati,
Errabunda colit montes, hirsuta, nigroque
Terribilis vultu; pecudum, de more luporum,
Sanguine pasta, gregi quas devius abstulit error :
Æmula seu tigridis, prædatur ovilia, silvas
Prædatur; nullumque locum non cæde replebit.
Telis armata omnigenis hæc, fustibus, hastis;
Pars gladio, sicave minax; pars igne, sagittis,
Aut saxis, aliisve, cacumina celsa relinquunt,
Fratribus auxilio celeres : numerare quis ausit?
Gramineos armenta putes populantia campos.
Ac tanquam oppugnet montano in vertice castrum;
Aut obeat validus turritam exercitus urbem;
Utraque colluvio tres obsidet, utraque toto

en toi le grand homme; là que brille la force de ton âme et de ton corps, qui seule efface les travaux d'Hercule et les fictions des poëtes.

Sur les monts voisins habite un peuple vagabond, issu de sang arabe, peuple à la chevelure hérissée, au visage noir et menaçant. A l'exemple des loups, il se repaît du sang des brebis qu'un écart éloigne du troupeau, ou, rival de la tigresse, il dépouille les bergeries, ravage les forêts, et sème en tout lieu le carnage. Des traits divers, lances, bâtons, chargent ses mains; armés, les uns d'épées ou de poignards, les autres de brandons et de flèches, de pierres et d'autres objets, les barbares, de leurs hauteurs abandonnées, volent au secours de leurs frères. Qui pourrait les compter? Ils semblent des troupeaux paissant l'herbe des champs. Tels que les assiégeants d'un fort sur une haute montagne, ou tels qu'une armée formidable observant une cité garnie de tours, l'une et l'autre horde assiége trois guerriers, et n'épargne aucun effort. Si, naguère, chacun d'eux soutenait

Pectore conatur : decies si quinque dabantur
Hostes cuique trium nuper, nunc millia cuique
Obveniunt ; acres, firmis ac viribus omnes.
Quis tam facundus verbis portenta sequatur?
Quis satis obstupeat? Quis non, pro testibus orbis
Ni sit terrarum cunctus, mendacia dicat?
Qui vidit, quique egit, adest ; auditur ubique.

Cernere erat, prævisa quidem spectacula nusquam.
Impavidus populum incursantem sustinet heros ;
Sustinet atque comes duplex incensus ab ipso.
Vis furibunda ruit : valles clamore resultant.
Hinc, atque hinc effræna virum urget : sibilat ictus
Creber : at ille omnes dextra, lævaque repulsat,
Integer, immotus. Geminat pudor ipse furorem :
Mille novas addunt variis assultibus artes ;
Vulneribusque manet vir non penetrabilis ullis.
At contra Stygias multos deturbat ad undas :
Irruit huc, atque huc ; frustra nec fulminat ensis.
Cominus audenti ferrum huic in viscera condit ;

cinq fois dix assaillants, chacun d'eux aujourd'hui en soutient mille, tous pleins d'ardeur et de forces. Est-il homme assez éloquent pour retracer ce prodige et l'admirer assez? Qui ne crierait à l'imposture, s'il n'avait pas l'univers pour témoin? Oui, auteur et témoins vivent encore; partout le proclame la renommée.

On vit alors ce que n'avait jamais vu le passé : un héros soutenant, sans pâlir, l'attaque d'un peuple entier; un héros que secondent deux compagnons qu'enflamme son exemple. La horde s'élance avec fureur, et remplit les vallons de ses cris. A droite, à gauche, elle presse sans frein le héros; les coups sifflent et se succèdent : lui, à droite, à gauche, il les repousse, toujours inébranlable et sans atteinte. La honte même double la furie des barbares. Aussi, à leurs attaques, joignent-ils mille nouveaux artifices. Mais le guerrier reste impénétrable à leurs coups. Que dis-je? sur les bords du Styx, il précipite nombre de victimes. Tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il charge, et son glaive

Hunc hasta metuendum oblonga, corpore vasto,
Ductori similem tardos in bella vocantem,
Haud gemino plus ictu, hastili dejicit orbum :
Ille cadit mutilus; vitam efflat et alter anhelus :
Hic caput avulsum; jacet illic truncus : oberrant,
Quo visus cumque inteadas, vaga crura, lacerti.

Qui trahis Almedia de gente agnomina, Joseph,
Palladiis pulchre conjungens Martis honores,
Et tibi clara dies peperit decus immortale.
Littore qui certant, et quos, sidente phaselo,
Capta celox tenuit, crudelia multa ferentes;
Quod salvi rediere, tuum est. Dum navus utrisque
Subsidio, magni vestigia firma sequutum,
Mittis Alexandrum; ter senis oribus unum

ne brille pas en vain : du premier qui s'approche, il perce les entrailles ; un autre qui, redoutable par la longueur de sa lance et la masse de son corps, semble un chef appelant les plus lents au combat, d'un double coup il le désarme et l'étend sur la poussière. Celui-ci tombe privé d'une partie de lui-même, celui-là perd à la fois la respiration et la vie ; là gît une tête détachée, ici un tronc informe : la vue, partout où elle se porte, ne rencontre que des jambes et des bras mutilés.

O toi qui aux Alméida as emprunté ton surnom, et sais joindre les talents de la paix à ceux des combats, ce beau jour, ô Joseph, t'a aussi assuré une gloire immortelle. Les Portugais qui combattent sur le rivage, et ceux que la perte de la chaloupe et la prise de la polacre retiennent au milieu d'horribles souffrances, s'ils reviennent avec la vie, c'est ton ouvrage. A ta voix, pour les secourir, Alexandre part, fidèle à l'exemple d'un antique héros ; un tube de bronze, qui seul a répondu et commandé à

Quod responsa dabat, jussitque silentia, rursum
Os medios atra spargit sub nube frequenter,
Horrifico sonitu, fatalia frusta per hostes.
Tu terrore animos turbasti primus, arenas
Sanguine ut imbutas gens aspera vidit et undas :
Finiit emissus vir cætera. Remige prono
Impiger ille fretum verrens, mandata facessit :
Pervenit ad socios; inimicum vertit in ipsos
Æs dominos, glandesque suas in littora mittit.
Agmina jam cedunt retro : gelidus quatit artus
Jam timor : in diversa capit, quasi sumeret alas,
Quisque fugam; strepitumque putat sentire sequentis.

Tum vocat ad navim cunctos; atque obvius unum
Quemque petit Ductor complexu, gaudia verbis
Testatus, facieque : memor cujusque decora
Singula commendat, meritis ac laudibus ornat;
Grataturque sibi, quod talibus imperet, ipse.

trois fois six bouches d'airain le silence, recommence, avec un horrible fracas, à répandre parmi les barbares une grêle incessante d'objets meurtriers. Tu as, le premier, glacé d'effroi leur âme farouche, à la vue du sang qui rougit et l'onde et le sable : l'arrivée du guerrier a terminé le combat. A l'aide du matelot incliné sur la rame, Sousa a balayé les flots, exécuté les ordres; et, réuni à ses compagnons, il tourne contre ses maîtres le canon des barbares, et leur renvoie leur plomb même au rivage. Déjà leurs bandes reculent, une froide terreur a saisi leurs membres : chacun fuit, comme s'il avait des ailes, de cent côtés divers, et croit entendre l'ennemi attaché à sa poursuite.

Tous, Campbell les réunit à son bord. Vers chacun il s'avance, et le presse en ses bras. Son air, ses paroles témoignent l'allégresse. Sa mémoire lui rappelle tour à tour les exploits qui les honorent, et, dispensateur d'éloges mérités, il s'applaudit de commander de semblables guerriers.

Postquam animos novit recreatos, vespere cœpit
Sedulus, ut fieri potuit, loca adire vadosa,
Tunc rutilas primum jaculatus in agmina flammas,
Desertum, numero plures, repetentia littus.

Tum parvæ sub matre rates, nam marmora plane
Strata silent, interclusam removere celocem
Margine connixæ tentant, conamine casso.
Ludentes nymphæ super insiluere marinæ,
Atque suam vocitant : at quis vel Doridos audax
Sedibus obtineat patriis depellere natas;
Vel, quæ operi admoveat, Briareia bracchia tendat?
Hoc tamen haud vestrum munus, Nereia proles,
Quæque venusta licet, licet omnes munere dignæ.
Ignea flamma vorat, quod non victoria tollit;
Jure quidem : damnis etenim majoribus obstant
Damna minora; priusque animos non magna rebelles
Detrimenta domant, gratos quam munera reddant.
Pinea jamque ardent : rabies Vulcania regnat.

A peine il voit se ranimer leur ardeur : au retour de la nuit, ses efforts et ses soins le rapprochent des sables, et font pleuvoir des foudres étincelants sur ces hordes, qui regagnent, plus nombreuses, le rivage abandonné.

A l'ombre du vaisseau protecteur, alors que la mer s'aplanit et se tait, des batelets légers, par des efforts réunis, tentent d'éloigner du rivage la polacre échouée ; mais, tentative inutile ! les nymphes de la mer se jouant à l'entour, s'y précipitent et s'en disent les maîtresses. Mais est-il audacieux qui, des États de leur mère, réussisse à repousser les filles de Doris ? Où trouver, pour semblable travail, les bras de Briarée ? Filles de Nérée, quels que soient votre beauté et votre droit à pareil privilége, tel n'est pas votre pouvoir. La flamme dévore ce qui échappe au vainqueur : c'est justice ; de faibles pertes préviennent des pertes irréparables ; une peine légère commande plutôt au rebelle la soumission, qu'un présent n'inspire la reconnaissance. Déjà le pin s'embrase, Vulcain déchaîne

Pinguia multa fovent, pix, atque bitumina flammas;
Ut vix inceptos nemo restinxerit ignes.
Auditur crepitus creber : scintilla videtur,
Fumosis erupta globis, in sidera velle,
Unde sibi natale venit, fugitiva reverti.
Cymba rogus tota est : nubes incendia lambunt.

Talia, nequicquam furiis incensa, tuetur
Rustica progenies, latitans post saxa, comisque
Arboreis passim protecta ; nec amplius audet,
Haud oblita sui, communi credere luci,
Qua valet, in tuto arte nocens. Nam plurimus illinc
Frustratos iterum atque iterum tubus æneus edit,
Collimante oculo, sonitus; lapis evolat illinc.
Non tamen heu! frustra omnino : manus impia lethum
Fert tandem, quo vult : et qui, certamine aperto,
Vix unum potuere levi perstringere plaga;
Insidiis tecti, crudeli vulnere læsum,

sa fureur; la poix, le bitume, la résine, servent d'aliment à la flamme; elle s'allume à peine, que personne ne l'éteint; on entend de fréquents éclats; on dirait que, échappée d'un globe fumeux, l'étincelle fugitive veut retourner au ciel, d'où elle tire son origine. La polacre n'est qu'un bûcher : l'incendie va toucher la nue.

Le barbare, transporté d'une vaine fureur, considère ce spectacle : à l'abri derrière des rochers, et protégé par l'épaisseur du feuillage, il n'ose plus, soigneux de sa conservation, reparaître au grand jour; pour lui, l'adresse consiste à nuire sans danger. De là souvent, guidé par un coup d'œil peu sûr, un tube de bronze produit, sans effet, de nombreux éclats; de là volent aussi des pierres qui, hélas! ne tombent pas en vain. Des mains impies portent enfin la mort, et leur but est atteint. Eux qui, combattant à découvert, ont à peine, d'un coup léger, frappé une victime, aujourd'hui, grâce à leur embuscade, ils voient,

Nunc ferri gaudent unum jam morte gravatum.
Hunc modo victores poscit Bellona cruorem,
Tot luitura viris, quodcumque perire necesse est;
Ac vitam ætates hinc deductura per omnes.
Inde gradu celerans invadit secula Petrus;
Inde virens decorat Lodoico laurea frontem;
Nescius inde mori Joannes extat; et inde
Qui merito appellatur Homo : et qui nomen adeptus
A bello appositum, socio Emmanuele, perenni
Cum laude, existet dum martia gloria, vivent:
Sic ridet virtus non exorabile fatum.

Tempus erat, quo lassa cupit natura quietem;
Cum Phaetontis equi stabulis recreantur in altis;
Et nox astrifero terras involvit amictu,
Adducens curis lenimina grata diurnis.
Tum reparant vires nautæ, per strata jacentes;
Tum vario inter se gaudent sermone labores
Perfunctos meminisse : quot ictus, quotque pericla

avec transport, un guerrier qu'emportent, blessé, demi-mort, ses compagnons.

Ce sang, Bellone le demande aux vainqueurs : elle veut effacer ce qui, dans les héros, est sujet à périr, pour égaler leur vie à la durée des siècles. Aussi, d'un pas rapide, Silva a conquis l'immortalité; França ceint son front d'un laurier verdoyant; Rocha défie la mort. Magalhaes justement nommé Homem, et toi, ô Guerra, toi encore, ô Avellar, vous vivrez tant que la guerre sera une source de gloire. Ainsi la valeur se rit de l'inexorable destin.

C'était le temps où la nature fatiguée réclame le repos; où les coursiers du soleil reposent dans leurs profondes étables; où la nuit, enveloppant la terre d'un crêpe étoilé, apporte aux soucis du jour d'agréables adoucissements. Étendus alors sur leurs lits, les nautoniers réparent leurs forces : là, chacun aime, en de mutuels entretiens, à rappeler les fatigues endurées; les coups et les périls qu'il a, en se jouant, évités; les nombreuses victimes qu'il a préci-

Fugerit illudens ; animas quot miserit Orco,
Dicere quemque juvat ; donec, non mollior unquam,
Fessa gravi Morpheus devinxit membra sopore.

At non perjuræ qui præsidet impius urbi,
Nec dulces carpit somnos, aut pectore curas
Consopire valet : scelerum tot conscia, primum
Se, cogente malo, nunc anxia corda remordent.
Non dolet amissam navim, non cæde peremptos
Terrifica cives : sibi tantum prospicit uni.
Jam videt ultrices flammas ; cervicibus ensem
Jam videt instantem ; prostratas jam videt arces.
Mens pendet : quid enim, potius quod vellet, habebat ?

« Anne virum toties delusum fraudibus, inquit,
« Nunc etiam tentare ausim ? Non mœsta precantis
« Vox merito ardentes nunquam non molliet iras ?
« Tradere si Gallos properem, non jure negatos,
« Id sat erit ? Dono gaudentem nonne vicissim
« Promissis, pactaque fide delectet abuti ?
« Dulce est ulcisci : modo qui nequit, hæret inultus.

pitées au tombeau; voilà ce qu'on se plaît à répéter, jusqu'à l'instant où, plus doux que jamais, Morphée enchaîne dans un pesant sommeil les corps fatigués.

Mais le maître impie de cette parjure cité, le corps inaccessible aux douceurs du repos, ne peut, en son âme, endormir les soucis. La conscience de tant de crimes et la violence du mal déchirent son cœur soucieux. Ce n'est pas le vaisseau qu'il regrette, ni les citoyens immolés d'une manière tragique; c'est lui seul qu'il considère. Déjà il voit les flammes vengeresses, déjà le glaive suspendu sur sa tête, déjà ses remparts abattus. Son esprit flotte incertain. A cet état est-il rien qu'il ne préfère?

« Quoi! un homme que j'ai tant de fois trompé,
« j'oserais le tromper encore! Mes instances et ma
« douleur pourraient calmer sa juste colère! Les
« Français injustement refusés, est-ce assez de les li-
« vrer aujourd'hui? Heureux de ce don, n'aimera-t-il
« pas à fausser et ses promesses et la foi jurée? La
« vengeance a des charmes : pour ne pas se venger,

« Quæ superant igitur?... Meque, et quas blanda voluptas
« Delicias gignit, dubiæ committere pugnæ?
« Quid? dubiæ dixi?... Nil non deperdere certum est.
« Corpora multiplices tria si pepulere maniplos;
« Et misere, fide majus! sub Tartara multos,
« Proh pudor! incolumes; quid non superabile cunctis?
« Quin molire fugam, infelix; quin collige, quidquid
« Subductu facile est, vitans mortemque, pudoremque.
« At quibus in terris misero latitare licebit?...
« Quæ regio, quamvis deserta, aut quæ æquora possunt
« Accipere errantem, profugum?... Splendore quis optet
« Deficiente sequi dominum, seu servus, amicus
« Sive sit?... Imo omnis fugientem turba sequetur,
« Ac vita, aut furto, aut captum spoliabit utroque.
« Non ita : constabunt magno mala nostra; nec ullis
« Parcere flagitiis mens est, neque fraudibus ullis.
« Audacem ingenio, claro tumidumque tropæo
« Insidiis circumveniam : sub tecta reducam,

« il faut être impuissant. Que reste-t-il à faire?... Me « livrer, moi et les objets de mes plaisirs, aux hasards « d'un combat? Qu'ai-je dit, les hasards?... Une « perte totale est certaine : si trois guerriers ont re- « poussé de nombreux bataillons ; si, fait incroyable ! « ils ont, ô honte! précipité dans la mort nombre « d'hommes encore sans blessures, est-il rien que, « réunis, ils ne surmontent? Infortuné, prépare ta « fuite ; recueille tout ce qui est facile à soustraire : « ainsi tu éviteras et la honte et la mort. Mais quelle « terre au malheureux offrira une retraite? Quelle « contrée, fût-ce un désert, quelle mer accueillera un « être errant, fugitif?... Esclave ou ami, qui voudra « accompagner un maître dépouillé de son éclat ?... « Ah ! une horde infidèle escortera ma fuite, et, de « son captif, ravira les biens ou la vie... Mais non, « je vendrai cher ma disgrâce ; j'ai résolu de n'épar- « gner ni crimes ni artifices. Qu'importent l'audace de « l'ennemi et l'éclat de ses trophées? Je l'entourerai « de piéges. Entré dans mon palais, je lui promettrai

« Omnia pollicitus, quidquid deposcat avarus;
« Cumque lucro illectus veniet, si tecta viarum
« Crimina devitet solers, coram integer adsit;
« Unguibus infandum caput, atque exscindere morsu
« Non avido pigeat : cor insatiabile dextra
« Pectore convellam; fumantiaque exta vorabo. »

Talibus infrendens secum rixatur, et ipse
Labra sibi atque manus iterumque iterumque momordit.
Qualis, ubi cavea detentam fuste lacessas,
Ocyus evolvens sinuosis orbibus orbes,
Terque, quaterque furens ictus jacit irrita serpens;
Et cum lassari studio se advertit inani,
Sanguine suffectis oculis, dat sibila linguis
Ore venenato vibrantibus; omnia circum
Dente rapit spumans, se dentibus impetit ipsam :
Tabe solum egesta, maculosaque terga redundant :
Tutus at invalidas derisor despicit iras.

« tout ce que demandera son avarice; et quand l'es-
« poir de l'intérêt l'aura attiré, si son adresse évite
« les piéges cachés sous ses pas, et qu'il paraîtra
« sans blessure à mes yeux, non, je ne rougirai pas,
« d'un ongle ou d'une dent avide, de déchirer sa
« tête infâme; son cœur insatiable, ma main l'arra-
« chera de sa poitrine; et ses entrailles fumantes se-
« ront ma nourriture. »

Ainsi déchaînait-il en lui-même sa fureur, et mordait mille fois ses lèvres et ses mains. Tel un serpent que, à l'aide d'un bâton, vous irritez, enfermé dans sa cage; déroulant tout à coup ses sinueux replis, il lance, dans sa fureur, trois et quatre fois des coups impuissants: voit-il ses fatigues inutiles et ses efforts sans succès, ses yeux se teignent de sang; d'une gueule venimeuse, sa langue siffle : tout objet rapproché, il le saisit d'une dent écumante : de ce tranchant aigu il se déchire lui-même, et couvre du venin qu'il vomit et la terre et son dos tacheté: mais l'agresseur, à l'abri, se rit d'une vaine colère.

Persicus interea geminatis cantibus ales
Nunciat auroram, curas dum lenit amaras,
Insinuans ægris quoque somnos, roscidus humor.
Tum deus adrepens malesano deligat artus;
Atque soporifero flammata papavere tangens
Lumina, non ultra rabidos sinit ire furores.
Stertit eo gravius, quo plus exarserat ira.
Non tamen irrigui capit ille levamina somni;
Non effœta diu solatur membra quiete.
Quæ vigilem exercent, mentem deliria terrent
Nunc quoque jucundo victam languore: videtur
Ipse sibi, incomitatus, egens, pedes ire remotas
Orbe vias alio; qua nulla hominisve, feræve
Planta notabat humum, non cœlum avis ulla colebat.
Intima nunc sentit sibi viscera vulture rodi;
Insectantem hasta, dorsum jamjamque tenentem
Nunc fugere approperans, hæret pes, crura tremiscunt;

Cependant l'oiseau de la Perse, par ses chants redoublés, annonce l'aurore, alors que la rosée matinale calme l'amertume des soucis, et insinue le sommeil aux malades. Morphée alors légèrement s'approche, enchaîne les membres de l'insensé, et, touchant d'un léthargique pavot ses yeux enflammés, il ne lui permet pas d'étendre plus loin sa fureur et sa rage. Son sommeil est aussi profond que sa colère était vive. Cependant le sommeil lui refuse ses douceurs, et d'un repos momentané charme à peine ses pesantes fatigues. Les fantômes qui le désolent éveillé épouvantent son esprit, subjugué qu'il est par une douce langueur. Il lui semble marcher à pied, sans escorte et sans ressource, dans une contrée que n'avaient foulée ni les animaux ni les hommes, sous un ciel que n'habitent pas les oiseaux. Tantôt il sent un vautour qui lui ronge les entrailles; tantôt il s'empresse de fuir l'ennemi qui le poursuit, et de sa lance va l'atteindre, quand son pied s'arrête, ses jambes chancel-

Rupibus interdum casurus pendet ab altis.

Ecce metus inter varios exsurgit imago
Vera, ingens; adeo manifesta ut clarius adsit
Non quod præsentes præsens in luce videmus.
Quem Ganges hodieque colit, veneratur et Indus;
Æmulus haud Martis, sed Mavors ipse vocatus
Lysius, et magnus jure, Albuquerquius heros;
Hactenus, ut quondam, succensus amore suorum;
Nectare deposito, divina parumper omittens,
Non ad barbaricos refugit descendere muros;
Aut dedignatur verbis componere litem.
Promeritas navi, proprio de nomine dictæ,
Maturare ardet lauros; alacerque tyrannum,
Jam desperatis rebus, terroribus actum,
Omnia, quæ doceat mens insidiosa, parantem
Aggreditur dictis, qualis, quantusque solebat,
Cum caput imperii, quam nunc habet indica tellus,

lent ; et son corps, près de tomber, reste suspendu à la cime d'un rocher.

Voilà que, au milieu de ces diverses terreurs, apparaît un véritable et gigantesque fantôme : moins clairement se montre ce que le jour présente à nos regards. C'est le héros qu'aujourd'hui le Gange honore et que révère l'Indus : ce n'est pas le rival de Mars, c'est le Mars même lusitanien, c'est Albuquerque, justement nommé le Grand, embrasé, comme autrefois, de l'amour de sa patrie. Renonçant au nectar, et contempteur momentané du céleste bonheur, il ne dédaigne pas de marcher vers les murs des barbares, et, par des paroles, d'apaiser les débats. Au vaisseau appelé, de son nom, *l'Albuquerque*, il brûle d'assurer de justes lauriers ; et tandis que le tyran, à la vue de sa perte certaine, est glacé d'effroi, et prépare tous les piéges que lui suggère son âme féconde en stratagèmes, il lui tient ce langage. — Il paraît avec son attitude et sa grandeur premières, quand l'île nommée encore dans l'Inde la reine de ses États

Insula bis hostem metuit; Malaca recepit
Aurea victorem; victorem Armuzia dives;
Promissa barba venerandus, totus in ære.
«Quid miser, inquit, agis? quæ mente dolosa revolvis?
« Quis furor, aut quæ animum petulans vesania cepit?
« Fraudibus annectens fraudes, insane, putabas,
« Quæ capiti impendet, funestam avertere cladem?
« Quos violare audes, an nescis? Inscius utrum
« Concilias hostes regem, populumque potentem?
« Te fugit hæc ipsos impune relinquere nusquam?
« Quanta sit a Luso veniens animosa propago,
« Apparere magis, quam Mauro, debuit ulli?
« Sis licet ignarus rerum, vel, credo, tuarum;
« Heroum quoties populo huic obsistere contra
« Vestrates ausi, quæ tristia damna tulerunt,
« Noveris invitus, vulgi quoque sparsa per ora.
« Proculcata super Maurorum tempora regum
« Æterna imposuit solii fundamina primus

redouta deux fois en lui un ennemi, que l'opulente Malaca le reçut vainqueur dans ses murs, et que la riche Ormuz l'accueillit triomphant. Sa longue barbe imprime le respect : on le dirait un bronze réel.

« Que fais-tu, malheureux? lui dit-il; quelles tra-« hisons ourdit encore ton âme? Est-ce fureur ou dé-« lire qui t'égare? Croyais-tu donc, par une chaîne « d'artifices, détourner le coup funeste suspendu sur « ta tête? Ignores-tu qui tu oses outrager? Ne sais-tu « pas que tu changes en ennemis un monarque et un « peuple puissant? Oublies-tu que jamais ils ne lais-« sent pareils attentats impunis? Qui jamais, plus que « le Maure, a dû reconnaître la valeur des enfants de « Lusus? Apprends-le, tout étranger que tu sembles à « ton histoire : chaque fois qu'à ce peuple de héros tes « aïeux ont osé tenir tête, apprends, quoique à re-« gret, ce que raconte même le vulgaire, quels dé-« sastres ils ont éprouvés.

« Sur la tête abattue des rois maures, Alphonse a, « le premier, jeté les fondements éternels d'un trône:

« Maximus Alphonsus : Maurorum strage cruenta,
« Præcurrens gladio dum strenuus ipse coruscat,
« Atque aditus offert, illiso corpore, Mendus,
« Lusitana ruens en arce juventa potitur,
« Quam fertur claram statuisse disertus Ulysses;
« Regia utrique polo, septem de montibus, olim
« Jura, Tagi decus auriferi, legesque daturam.
« Excidio Mauros quanto ditione, memento,
« Sanctius exturbat, regnumque adjungit avito!
« Sanguine sic Mauro per lætos alter, et alter
« Alphonsus mittit nigrantia flumina campos.
« Nostra nec infecto maduit modo terra cruore.
« Ejectis Alphonsus erat super, atque Joannes,
« Exitium ad Libycos qui ferrent usque penates:
« Tum super Emmanuel, merito dixere Beatum,
« Orbe suo quærens alios præstantior orbes;
« Quem procul optarunt diademata cernua regem.

« tandis que, dans la défaite sanglante des Maures, « à la tête des guerriers, il fait briller son glaive et « son courage, et que Mendez, le corps mutilé, lui « facilite les approches, la jeunesse portugaise s'élance, « et s'empare d'une cité qu'éleva, dit-on, l'éloquent « Ulysse; cité qui, l'ornement du Tage aux flots « dorés, donnera un jour, de la cime de ses sept col- « lines, des lois à l'un et l'autre pôle. Rappelle en- « core par quelle éclatante défaite Sanche ravit à tes « aïeux leur empire, et le joignit à ses États hérédi- « taires. Ainsi, dans nos plaines fertiles, l'un et l'au- « tre Alphonse fit couler des fleuves noirs de votre sang.

« Ce n'est pas notre terre seule qu'a rougie un sang « vil. Ce peuple est chassé du Portugal : restaient « Alphonse et Jean pour porter, jusque dans la Li- « bye, son nouveau séjour, le ravage; restait encore « Emmanuel, justement appelé l'Heureux, qui cher- « che des mondes plus étendus que celui qu'il ha- « bite; Emmanuel, que les rois inclinés ont désiré « pour maître. Tanger le sait, Arzille et Ceuta le

« Conscia Tingis adest ; Arzilla et Septa loquuntur:
« Testantur Numidæ; turmæ testantur Eoæ.
« Singula verbosus nam quid deducere nitar ?
« Nomina sola ducum, dignis non laudibus aucta
« Serpet in immensum memorare : et dicta supersunt,
« Altius ut capias, tibi sit res quanta, quibuscum :
« Inque vicem laqueos temnant quam corda latentes,
« Quo Mauri valeant, usu perdocta magistro.
« Alternam hic vires operam et prudentia tradunt.
« Quid cessas igitur? quid flexo poplite supplex,
« Quamlibet immeritus, veniam non sæpius oras?
« Qui vano gaudent fastu calcare tumentes,
« Quos juvat ultores compescere crimina pœnis,
« Supplice voce reum pronum miserantur iidem.
« Vix medios Titan accenderit igneus æstus,
« Cum, quæ propugnat Tripolinos maxima portus,
« Victoris fiet navis, geminæque biremes,

« proclament ; les Numides l'attestent, et l'Orient le « déclare. Mais pourquoi m'efforcer, orateur diffus, « de détailler ces faits? Le nom seul des héros, sans y « joindre des éloges mérités, serait un immense récit. « Ce que j'ai dit suffit : tu comprendras quel dan- « ger tu cours, et quel est ton ennemi ; sache que le « Portugais méprise des piéges secrets : l'expérience « lui a depuis longtemps appris où triomphe le Maure. « La prudence et la force se prêtent chez nous un « mutuel appui.

« Pourquoi donc tes délais? Pourquoi, suppliant, le « genou en terre, ne pas solliciter un pardon que tu « n'as pas mérité? Quiconque aime à fouler aux pieds « l'homme enflé d'un vain faste, et soumettre, ven- « geur implacable, le crime à des châtiments, toujours « prend en pitié le coupable et ses humbles prières. « A peine le soleil aura de ses feux embrasé le « milieu de sa carrière, que le vaisseau, défenseur « de Tripoli, sera la proie du vainqueur, ainsi que « les deux birèmes enlevées avec le commandement et

« Nec dudum captæ, dux, et numerosa juventus.
« At tu, ne timeas : reddentur cuncta petenti.
« Magnanimis auri nunquam irrequieta cupido
« Infecit mentes : gens æqua præoptat amicos,
« Quam servos, prædamve : fugax, datur, arripe tempus.»
Dixit, et ulla nihil responsa moratus, abivit.
Percitus ille pavore tremit, subitusque cubili
Membra levans, oculos turbatus in omnia volvit.
Limina perrumpit, collustrat singula, clamat;
Nec famulis quid dicat, habet, venientibus amens.
Mox trepidans aciem convertit in æquora, late
Qua patet unda; obtutuque hæret fixus eodem.
Dum notat omne salum cupidus, ne visa probantur.
Prospicit, ut portum velis petit hostica navis;
Ut propiora tenens, oris dat lintea retro;
Utque omnes inflata sinus, velocior Euris
Persequitur prædas, navim comitante biremi;

« l'équipage. Pour toi, bannis la crainte; demande, « et tout sera rendu : une grande âme ne connaît pas « l'insatiable soif de l'or. Un peuple juste préfère des « amis à des esclaves et des richesses : saisis le mo- « ment; tu le peux encore, avant qu'il t'échappe. »

A ces mots, sans attendre une réponse, Albuquerque a disparu. Le tyran frissonne, glacé d'effroi. Soudain il a quitté sa couche, et, dans son trouble, il roule, de côtés divers, les yeux; il ouvre les portes, regarde tout, pousse des cris; et, hors de lui, il ne sait, à ses esclaves accourus, quel langage adresser. Tremblant, vers la mer bientôt il porte ses regards; il embrasse l'étendue des eaux, et, sur le même aspect, il tient l'œil attaché.

Tandis que, sur les flots, s'arrête son œil avide, l'effet réalise la vision. Il voit le vaisseau portugais tendre, à force de voiles, vers le port, et, déjà rapproché, s'en éloigner aussitôt; puis, les déployant toutes, aller plus vite que le vent, et, suivi de la birème, à la poursuite de la polacre, la prendre, et,

Ut capit, ut remeat, spoliis ut læta triumphat:
Ut tandem capta vectus, ductore jubente,
Castrius extremam deprendit nave carinam.
Tristius, haud votis hostem exorasse potentem.
Hinc fuit, Emmanuel, duplex tibi gloria : namque,
Scilicet assuetus duram contemnere mortem,
Laberis intrepidus, paucis in castra sequutis
Maura; statim victor, pulsis ad Averna duobus.
   Hæc oculis, nimium veracis imagine somni
Jam prædicta sibi, Caramalius haurit ab arce.
Principiò furiis agitur, perque atria pernix
Itque reditque fremens; crines barbamque revellit.
At timor emollit paulatim pectora; præsens
Vir mentem non falsus alit spe, cætera verus.
Nonnunquam addubitat : « Quis enim confidat in hoste?
« Secum ait : ac momento post contraria censet.
« Quid tentare nocet? potius quid denique restat? »

avec la joie d'un triomphateur, ramener sa proie; enfin ordonner à Castro, monté sur sa conquête, de s'emparer du dernier des navires ennemis. Hélas! que n'a-t-il imploré son puissant ennemi! Voilà pour toi, ô Castro, la source d'un double triomphe. Accoutumé à mépriser la mort et ses rigueurs, à la tête de quelques soldats, tu t'élances, intrépide, dans l'esquif barbaresque, et soudain, vainqueur, tu précipites deux victimes au Tartare.

Ces faits, qu'avait déjà prédits l'illusion d'un songe trop véridique, Caramali les découvre du haut du palais. En proie d'abord à la fureur, d'un pas rapide il va, revient, rugit dans son enceinte, et s'arrache les cheveux et la barbe. Mais la crainte calme par degrés son courroux. Présent à sa pensée, le héros, jusqu'ici véridique, nourrit en lui l'espérance; quelquefois il balance. « Quelle confiance, se dit-il, mettre « dans un ennemi? » Et le moment suivant produit une pensée différente: « Une tentative est-elle donc « un danger? Et que me reste-t-il enfin? »

Continuo quemdam arcessit graviore probatum
Munere, sæpe sibi dubiis fidum ante periclis.
Ad navim jubet ire; ducique adducere Gallos,
Gorgonei vultus instar, mala fronte gerentes.
Pro quo, si menti tanta est fiducia, poscat
Cuncta, monet, detracta sibi, puppesque, virosque;
Tum quæcumque velint, se dicat in omnia lætum.

Exitus exuperat quidquid sperare licebat.
Re sibi seposita nulla, puppesque virosque,
Præfectumque maris captos, concorde Donaldus
Milite, principibusque viris, nautisque remittit:
Insuper optatum largitur nomen amici,
Quod domino firmum augusto promittit habendum.

Vix capit attonitus sua gaudia regulus: ingens
Lætitiæ plausus procerum, clamorque popelli
Assonat in pelagus, victorumque advenit aures.
Qua vero tacita mentes dulcedine mulcet,
Murmure dum resono tormenta hinc, inde tonabant,

Soudain il appelle un homme éprouvé en des fonctions plus importantes, et trouvé fidèle en des circonstances critiques. « Cours, dit-il, au vaisseau por-
« tugais ; remets au commandant les Français, dont
« le visage, pareil à celui de la Gorgone, porte le
« malheur ; et demande, si tu l'oses, tout ce qu'il a
« conquis, équipage et vaisseaux ; enfin, quoi qu'il
« veuille, il te faut tout agréer. »

Le succès a surpassé l'espérance qu'il pouvait concevoir ; rien n'est excepté : équipage, vaisseaux, amiral, prisonniers, Campbell, d'accord avec le soldat, les grands, les marins, Campbell a tout accordé. Il lui donne, en outre, le nom désiré, le nom d'ami, et promet, pour ce traité, l'agrément du monarque.

Le barbare, étonné, contient à peine sa joie. Les applaudissements des chefs et les acclamations du peuple retentissent sur la mer, et parviennent à l'oreille des vainqueurs. Quel charme secret pénètre les âmes, quand, au bruyant fracas du canon, aux cris joyeux

Adversa Christo turba acclàmante, videre
Quina salutiferi splendentia vulnera Christi,
Æternum decus imperii, summa hostis in arce.
Curarum hoc pretium, merces ea digna laborum:
Nam regique Deoque simul qui serviit, ipsi
Nil majus fortuna dabit, nil gloria majus.

Et tibi, ductorem nunc lusitana supremum
Quem sequitur classis, sanguis de sanguine regum,
Sed magis ingenio, magis a virtutis honore
Lima potens; en magna tibi hinc præconia laudum!
Talia suscipiens, pubes tibi paruit audax:
Nil factum est, cujus fieres non providus auctor.

Nec minus inde tibi decoris, clarissime Nelson,
Qui rapuisse ferox Neptunia sceptra videris:
Tu prior ostendis, quæ gens invicta peregit.

At qui gestorum meliorem vindicat æquó
Jure sibi partem, quem prima exordia rerum

de la troupe ennemie des chrétiens, on voit les cinq plaies du Sauveur, cette immortelle garantie de l'empire, arborées au sommet de la citadelle! Tel est le prix des soins, telle la juste récompense des travaux; car, à qui sert à la fois son roi et son Dieu, est-il rien de plus grand que puissent offrir la fortune et la gloire?

Toi aussi que reconnaît aujourd'hui, comme son chef unique, la flotte portugaise, toi, issu du sang des rois, et, bien plus encore, honoré par l'éclat de la vertu et celui du talent, ô Niza, quelle moisson d'éloges ici tu recueilles! Dans cette entreprise, c'est à toi qu'obéit une bouillante jeunesse, à toi qu'appartiennent l'exécution et le plan!

Sur toi rejaillit une gloire pareille, illustre Nelson, qui sembles avoir arraché son trident à Neptune : le premier tu montres ce qu'exécute un peuple invincible.

Mais qui peut, à juste titre, réclamer de ces exploits la meilleure partie? qui a mis le premier la

Spectans, me reticente quidem, non nesciet ullus.
Littora respondent : respondent æquora nomen.

Nautica res, quondam celebres quæ reddidit orbe,
Quæ regnaturos extremas duxit in oras
Lusiadas, dixisse piget, neglecta jacebat.
Multa quidem restabat adhuc, demissa profundis
Brasiliæ silvis, sed multa carina vacabat;
Aut si qua imprudens Arcturum, Hyadasque subivit,
Tarda movebatur, ventorum oblita, marisque;
Æquoreis impar furiis, nec idonea bello.
Rarus et imbellis sua munia nauta videtur
Dedidicisse : sciens nullus paretve, jubetve.

En Rodericus adest : virtus antiqua resurgit :
Jam nova progenies emittitur : educat aptos
Neptuno et Marti sapiens academia cives;
Unde vir egregius, quisquis supereminet, optat:
Et cum mille studet, cum solus maxima curat,
Laudibus incendit, si quis laudabile promat;

main à l'œuvre? Dussé-je garder le silence, qui pourrait l'ignorer? Son nom, les rivages le redisent, et les mers le proclament.

L'art du navigateur, qui jadis illustra les enfants de Lusus, et les conduisit, pour y régner, aux dernières limites de l'univers, cet art, je le dis à regret, n'était plus cultivé. Restaient encore, venus des forêts du Brésil, nombre de vaisseaux; mais ils gisaient inutiles; ou si quelque imprudent osait braver l'Ourse et les Hyades, quelle lenteur dans ses mouvements, quelle ignorance des vents et de la mer! Il ne peut résister à la tempête ni servir au combat; rare et peu guerrier, le nocher semble avoir oublié ses fonctions : on ne sait plus obéir ou commander.

Enfin Coutinho paraît : avec lui reparaît l'énergie de nos pères. Déjà se montre une race nouvelle; déjà, pour Neptune et pour Mars, une savante école forme des citoyens. C'est là qu'il choisit, guerrier illustre, celui qui l'emporte par le mérite. Occupé seul de nombreux travaux et des plus grands intérêts, il

Munere seu dignum quis agat, cumulatur ab ipso
Muneribus : generosa petit sic astra juventus ;
Grandia sic sociis Donaldus talibus egit.

O nos felices, o terque quaterque beati,
Sub Joanne quibus decurrere dulcia vitæ
Otia, tantorumque datum est consortibus esse !
Joannes, patriæ pater atque amor, inclyta regum
Magnorum soboles ; et spes, et gloria gentis,
Prima Adamastoreos ausa est quæ invisere vultus ;
Hesperiaque ima Nabathæas ducere ad oras
Tradita in imperii pignus vexilla salutis ;
Joannes, tetro cum flagrant omnia bello,
Cum desolatas per terras regnat Erinnys,
Subjectos longe populos, lateque vagantes
Pace fovens placida, justus, pius, optimus, ingens ;
Nullam non valide virtutem amplexus avorum,
Queis credat res tractandas, hinc omnia pendent,
Præcipua meritos præstat virtute legendi.

enflamme par des éloges l'auteur d'une utile découverte ; il prodigue les récompenses à qui, par ses actions, s'en est montré digne. Ainsi s'élève aux cieux une magnanime jeunesse ; ainsi, avec de pareils compagnons, s'est signalé Campbell.

Heureux, trois et quatre fois heureux Portugais, il vous est donné, sous le règne de Jean, de couler vos jours en de doux loisirs, et de partager de si glorieux exploits! Jean, le père et l'amour de la patrie, le rejeton illustre d'illustres monarques, l'espoir et la gloire de la nation qui osa, la première, considérer la face d'Adamastor, et, du fond de l'Hespérie, porter aux plages habitées par l'Arabe l'étendard du salut, devenu le gage du salut de l'État ; Jean, qui, aujourd'hui que tout brûle des feux d'une guerre impie, et que la terre est en butte aux coups dévastateurs de la discorde, prince juste et pieux, bienfaisant et magnanime, maintient dans les douceurs de la paix les peuples qui errent, soumis, en de vastes et lointaines contrées. Laborieux imitateur des vertus de

Respuit oblatum, corda ambitiosa tegentis,
Ardelionis opus; nolentes allicit idem.
Blandiloquæ mendax tacet indulgentia linguæ:
Nil, nisi vera, probans doctorum turba virorum
Principis excelsi studiosas occupat aures :
Consiliis, factisque præest Pallasque, Themisque.
Non hic quærendis regnis, populisve domandis
Mars ensem torvus nudat : sed pace tuenda,
Sed casta ut maneant decora alta parentum.
Haud sibi Joannes regni moderatur habenas.
Gens sua stat domino studiis antiquior ullis.
Nobilis, aut humilis; seu coram justa precatur,
Sive procul, miles, mercator, nauta, colonus;
Pro meritis, donis oneratus quisque recedit:
Mœrentem nullum dimiserit, æquus in omnes :
Regia quin etiam præcurrunt munera votis,

ses ancêtres, il en est une qui surtout le distingue et d'où dépend notre bonheur, le choix des hommes à qui doit être confié le soin des affaires: du courtisan qui cache une âme ambitieuse, il repousse les avances; à qui les fuit, il offre les honneurs. Près de lui se tait la flatterie au langage artificieux et mensonger. Le savant, panégyriste de la seule vérité, peut seul de ce grand prince occuper les oreilles amies du savoir. A ses conseils et ses actions président et Thémis et Pallas; si le farouche Mars tire le glaive, c'est non pour conquérir des États ou subjuguer des peuples, mais pour maintenir la paix, et conserver sans tache l'honneur acquis par ses aïeux. Ce n'est pas pour lui que Jean tient les rênes de l'État; le peuple est pour son maître le premier des intérêts : noble ou plébéien, soldat ou commerçant, marin ou laboureur, que, de près ou de loin, il lui présente de justes prières, chacun, selon ses mérites, se retire comblé de bienfaits. Sa justice, égale pour tous, ne renvoie personne éploré. Que dis-je? la bienfaisance du mo-

Solaque pœna venit pede claudo. Lysia, surge;
Tolle, superba, caput! Quid non sperare licebit
Talibus auspiciis? Tibi plaude, ô Lysia! plaude.
Jam tibi fatidicæ nent aurea fila sorores;
Sæclorumque nitens ordo, regnante Joanne,
Nascitur: incœptis gaude: majora sequentur.

Fervida funde preces, pia numina sæpe fatiga,
Ut solio, celsa cum conjuge, fultus avito,
Tempora Joannes innubila transigat ævi;
Terror ut externis, sit maxima cura suorum;
Natorum ut cernens natos, natosque nepotum,
Serior, unde fuit munus, rapiatur in astra:
Te dignus princeps; tu principe digna vicissim.

FINIS.

narque prévient souvent les désirs : il n'est que la peine qui marche à pas tardifs. Lève, ô Lisbonne, lève ton front superbe! Que ne pas espérer sous de pareils auspices ? Réjouis-toi, cité fortunée, réjouis-toi! Les sœurs interprètes du destin filent pour toi des jours d'or; sous le règne de Jean, se renouvelle un brillant ordre de siècles : à d'heureux commencements succédera un plus heureux avenir.

Adresse au ciel de ferventes prières; demande souvent à ses pieux habitants qu'assis, avec son auguste épouse, sur le trône de ses pères, Jean passe sans nuages le temps de sa vie; qu'il soit la terreur des étrangers et l'amour de son peuple; qu'il voie les enfants de ses enfants et les fils de ses neveux, et que, présent du ciel, il ne retourne que tard au ciel. O Lisbonne, ton prince est digne de toi; tu es aussi digne de ton prince.

FIN.





